

Université de Montréal

Mal de mère

suivi de :

Une relecture d'Anne Hébert ou du désir d'écrire à la découverte de  
l'univers romanesque

par

Caroline Paquin

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire de création présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)  
en études françaises

Janvier 2000

© Caroline Paquin, 2000



PA 27.12.1986

35

U54

2000

n.009

Université de Montréal

Titre de la thèse

suivi de

Une lecture d'Anne Hébert ou du désir d'être à la découverte de

l'univers romanesque

par

Caroline Pédin

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire de création présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise en arts (M.A.)

en études françaises

Janvier 2000

Caroline Pédin, 2000



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire de création intitulé :

Mal de mère

Suivi de :

Une relecture d'Anne Hébert ou du désir d'écrire à la découverte de  
l'univers romanesque

Présenté par

Caroline Paquin

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Président-rapporteur** : Christiane NDIAYE

**Directeur de recherche** : Jean LAROSE

**Membre du jury** : François HÉBERT

Mémoire accepté le : \_\_\_\_\_

## TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	p. 3
Table des matières	p. 4
Roman : <u>Mal de mère</u>	p. 5
Essai : <u>Une relecture d'Anne Hébert ou à la découverte de l'univers romanesque</u>	p. 97
Bibliographie	p.122

## SOMMAIRE

### 1. ROMAN : MAL DE MÈRE

Presque toujours écrite au présent, l'histoire est constituée de couches successives où se bousculent les divers souvenirs d'une femme de trente ans confrontée à sa nouvelle vie de mère. À travers le temps morcelé et recomposé qui ne respecte que la logique affective de la mémoire, tandis que s'amalgament et s'échangent le passé et le présent, le personnage principal redécouvre l'univers qui fut le sien de l'enfance à la maternité.

Par ce retour aux sources, la mère qu'Héloïse est devenue ne cesse de revenir sur elle-même à la recherche de son identité féminine. À cette idée d'une longue et difficile maturation de la femme se mêle l'engagement du corps tout entier.

Comme pour le temps, l'espace du corps, souvent réfuté, invite continuellement à des errances intérieures. Le vide ainsi fait autour d'Héloïse ne permet l'existence que du seul espace corporel. Pour elle, comme pour chaque femme qui a marqué sa vie, il suffit d'un geste pour voir le temps glisser, reculer dans le passé. À l'instar de la femme enceinte qui ne cesse de caresser son ventre; les mains, prolongement du corps, font ainsi souvent charnière entre l'espace intérieur et extérieur. Mais si elles cherchent à reconnaître des images précises, ce n'est que pour en effacer les contours et reconstruire un espace infini qui lui est propre.

### 2. ESSAI : UNE RELECTURE D'ANNE HÉBERT OU DU DÉSIR D'ÉCRIRE À LA DÉCOUVERTE DE L'UNIVERS ROMANESQUE

Comme la bouche de l'enfant, encore fragile, qui se pose sur le sein maternel pour se nourrir, je me suis longuement arrêtée sur l'œuvre d'Anne Hébert avant d'arriver à m'en détacher. Bien que gavée d'images, dont celle de la mère qui atteint parfois au mythe, je ne pouvais me soumettre à rompre un lien si heureux. C'est que, en goûtant aux plaisirs d'un univers romanesque achevé, je voulais aussi combler un désir plus profond, celui d'en découvrir les mystères.

Puisqu'elles sont à l'origine des transformations les plus profondes de mon écriture et qu'elles ont permis à ce projet de mémoire d'arriver à maturité, c'est une analyse de toutes ces heures passées à relire Anne Hébert que je propose dans mon essai.

## ROMAN

*Mal de mère*

## CHAPITRE I

Héloïse est seule. C'est dans l'ordre des choses. Seule. Comme sa mère avant elle. Comme toujours. Dans la chambre, elle, son bébé, leurs deux souffles, rien d'autre. Elle a presque envie d'être heureuse mais ses mains qu'elle regarde et qui tremblent en soulevant l'enfant lui font peur. Elle ne voit qu'elles. Sa poitrine cède. Les pleurs qu'elle entend tout à coup, ce sont les siens. Ceux qui lui répondent viennent de l'enfant et se perdent aussitôt dans le présent. Héloïse n'y peut rien. Elle appartient au passé. Un souvenir, vieux de vingt ans, la tient encore.

.....

C'est le dixième anniversaire d'Héloïse. Son père n'arrive pas. Il avait pourtant promis. Assise en face d'elle, sa mère la rassure : « Il va arriver bientôt... » Héloïse se mord la lèvre inférieure de toutes ses forces. Elle y enfonce ses dents blanches et droites jusqu'à la sentir exsangue. Elle a mal, ça la soulage. Comme c'est bon d'avoir un corps, de n'être qu'un corps qui souffre.

Laura n'a pas cette force. Sa peine la tient et c'est tout son être qui fléchit sous le tourment. En ce jour de fête, ce n'est pas son chandail de laine grise qu'elle porte mais son grand amour perdu. Dans la lumière crue du jour, elle ne sent même plus ses seins légèrement gonflés qui se hérissent sous son chemisier blanc ni ses hanches nouvellement arrondies qu'épouse sa longue jupe noire. Elle a beau presser ses mains pâles et veineuses contre son ventre, son dernier espoir qui grandit en secret au creux de ses entrailles reste muet.

Un gâteau trône au milieu de la table. Le matin, pendant plusieurs heures, après avoir rassemblé quantité d'ingrédients, Laura s'est animée. Du salon, Héloïse a tout vu. Les mixtures se multiplier. Les textures se métamorphoser. Les étages se superposer. L'alchimiste, comme jamais, se surpasser.

Envoûtée par tant d'art déployé, l'enfant attend le point culminant. À l'aide d'un énorme couteau, de la main droite, sa mère applique enfin le glaçage et de la main gauche, avec assurance, elle fait tourner l'assiette métallique. Sous le geste habile, des vagues se dessinent. Héloïse retient sa joie.

Tout à coup, du mouvement rotatif naît un tintement. L'alliance en or heurte, s'entête, choque une des plus belles pièces de vaisselle reçues

jadis en cadeau de mariage. Un son de cloche fend l'air. La magie, le charme rompus. Héloïse comprend le rituel si bien exécuté. Pour ramener le père, son dixième anniversaire est offert en sacrifice. Son bonheur trahi.

Héloïse résiste. Elle ne cédera pas à la tristesse. Seuls ses yeux, secs, observent. Laura et sa création ne font qu'un. Meticuleusement, à distance égale, dix bougies s'enfoncent. L'œuvre est terminée. L'artiste prend du recul. L'inquiétude s'installe en Laura. Ses gâteaux ont-ils déjà eu un pouvoir sur Lucien? Pourquoi celui d'aujourd'hui changerait-il tout? Pourquoi celui-là ferait-il exception?

Laura ne voit pas les yeux de sa fille. Que le présent. Que son mari qu'elle veut ramener. Les paupières closes, à nouveau seule avec sa création achevée, un doux frisson parcourt son corps. La plénitude du moment. Elle laisse ses mains fatiguées s'attarder sur sa poitrine puis sur son ventre. Son corps livré à une nouvelle maternité lui semble délicieux, épanoui comme un fruit qui se balance en plein soleil au gré du vent. Ses propres bras la rassurent. Ils respectent sa pudeur. Ils n'exigent pas son corps dépouillé et fragile.

Les mains d'hommes, à commencer par celles du père qui ont traîné sur sa nudité de jeune fille résignée, l'effraient. La main du mari, trop



pressée, qui la met à nue, la moiteur du ventre poilu sur sa peau blanche, l'étreinte trop serrée, le soupir de jouissance, le jus visqueux qui glisse entre ses cuisses, le drap souillé, le lit défait, la nuit qui n'en finit plus... Mais pour l'instant, rien de tout cela. Personne ne bouscule son corps. Il fait jour.

Elle porte son chemisier, fraîchement repassé, boutonné jusqu'au cou. Laura n'exhibe jamais son corps, plutôt bien fait, elle n'en éprouve aucune fierté. Sa beauté lui fait peur. Elle redoute son pouvoir. Pourquoi l'avoir faite si belle? « On ne donne pas de formes aussi féminines à une enfant qui naît entourée d'hommes. » Combien de fois son père le lui a-t-il répété?

Laura déteste la nuit. L'image de Lucien et celle d'Étienne Juvet ne font, alors, qu'un. Dans le noir, elle est toujours une enfant...

.....

Pour Laura, c'est un soir comme tant d'autres. Il est tard. Personne pour la sauver. Marianne Juvet, sa mère, reste la tête penchée sur sa machine à coudre. Six enfants à habiller qui usent leurs vêtements à un rythme effréné. Cinq garçons qui dorment. Son père lui dit de se taire,

qu'il ne lui fera pas mal. C'est sa faute à elle. La beauté a un prix. Laura se résigne. À dix ans, que peut-elle contre son père? Le jour, le mal est moindre. Ses frères se limitent à fouiller son décolleté, à soulever ses jupons. Pas de nudité profanée, souillée, ...

.....

Héloïse s'approche d'un pas qui tangué. Sa pâleur trahit son inquiétude. Le gâteau pour Lucien est déjà pardonné. Le beau visage maternel est devenu tout à coup si crispé qu'Héloïse l'a cru mort. Seule au monde, sans père ni mère... Son amour fiévreux monte, l'envahit, la fait trembler. Les mots rassurants se bousculent, s'entrechoquent. Le délire. Elle entoure sa mère de ses bras et se contente de lui dire qu'elle l'aime, qu'elle l'aime gros comme le ciel.

Deux paupières s'ouvrent. Laura découvre la cuisine baignée de soleil, sent le petit corps de sa fille, baisse le regard. La raie bien tracée dans les cheveux noirs la tire du passé. Elle a honte. Son enfance. Son corps. Elle se sent cassante comme du verre, soumise aux regards passés et présents. Son geste devient nerveux.

Sa longue chevelure rousse, il faut la plaquer. Ses doigts fins se referment, deviennent des étaux, partent des tempes, glissent le long de sa tête, s'arrêtent au chignon. Les épingles l'une après l'autre se retirent, s'ouvrent, se renfoncent. Le col sous la nuque est remplacé, serre à nouveau le cou. Laura respire mieux, s'apaise. Parler. Dire quelque chose. Deux petits bras la pressent, demandent une réponse, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit maternelle, débordante d'amour.

- Le gâteau, tu as vu le gâteau.

La surprise qui n'en est plus une. La déception qui gâche tout. Héloïse se sent fautive de ne pas être restée à jouer dans sa chambre comme le lui avait fait promettre sa mère, de ne pas avoir fait semblant jusqu'au bout. C'était pourtant simple. Héloïse pleure, regrette amèrement.

- Je ne le referai plus maman. Tu peux m'envoyer dans ma chambre. C'est ce que papa aurait fait. Je n'ai pas tenu ma parole.

- Non c'est moi, je m'excuse. Comment une mère peut faire pleurer sa fille le jour de son anniversaire? Je suis vraiment indigne.

La confusion. L'amour maternel qui fait mal jusqu'au creux du ventre, qui réveille l'accouchement douloureux. Le corps. Encore. Des mains d'homme sans visage qui s'approchent. Ses jambes qu'on écarte, son vagin qu'on fouille. On la met à nue. Laura ne veut qu'un enfant. Elle

n'a pas assez souffert? Pourquoi doit-elle toujours se laisser toucher?  
La séparation : le cordon qu'on coupe à jamais. L'enfant qu'elle veut sien pour toujours, qu'elle refuse de voir grandir.

« Héloïse, tu es tellement grande. Tu es tellement belle. Tu es trop belle, vraiment trop belle. Tes cheveux sont si noirs, comme ceux de Lucien. Quand tu étais petite, on t'appelait notre petit corbeau. La nuit, tu pleurais si fort qu'on aurait dit un croassement, un appel obscur comme un coup de tonnerre déchirant le ciel. À chaque fois, on sursautait de peur. Mais quand je t'apercevais, fragile dans ton berceau, toutes mes craintes s'estompaient, je t'offrais mon sein et plus rien ne comptait à part toi. »

« Assez. Il faut finir les préparatifs. Lucien devrait arriver bientôt. Il ne reste qu'à accrocher les ballons. Je voulais que tu les découvres en même temps que ton papa mais puisque tu es là, pourquoi ne pas les gonfler ensemble? » Laura entraîne sa fille par la main jusqu'à l'armoire comme un marchand de ballons qui s'apprête à offrir un moment de magie à l'enfant qu'il vient de trouver en pleurs.

Quatre joues se gonflent. Bleu. Vert. Jaune. À bout de souffle, étourdies, la mère et la fille s'assoient l'une contre l'autre. Deux paires de fossettes identiques, endolories, se creusent. Des rires, des vrais

rires. Un petit doigt qui pointe dans tous les sens. Deux yeux noirs qui s'ouvrent le plus grand possible. « Qui va gonfler le plus gros? » On continue. La cuisine se transforme. Des ballons accrochés, des serpentins déroulés. De la couleur partout. Le gâteau prend place au centre de la table. Bientôt midi. Tout est prêt.

Héloïse court jusqu'à sa chambre. Elle ne tient plus en place. Le temps passe. La voilà sur les genoux, la tête au fond de la penderie pour chercher ses souliers vernis, noirs comme ses cheveux qu'on vient de couper au carré. Sa robe maintenant. Celle des grandes occasions avec les rubans de velours rouge aux épaules. Celle que sa grand-mère a confectionnée tout spécialement pour elle en y ajoutant « les bijoux de famille restaurés ».

Sa grand-mère, âgée de plus de soixante ans, lui a raconté une longue histoire en lui offrant le vêtement. Héloïse n'a pas tout compris. Trop de détails importants laissés dans l'ombre. Pourtant une expression l'a frappée, fascinée. Chaque mot s'est inscrit dans sa tête, comme une énigme qu'on veut retenir en espérant pouvoir la résoudre un jour. Heureuse, elle a embrassé sa grand-mère qui pleurait et lui a promis de faire attention « aux bijoux de famille restaurés ». Comment pouvait-elle savoir que la mère de sa mère, Marianne Juvet, tentait ainsi de préserver la seule réussite de sa vie?

.....

Marianne Juvet a trente ans. Jamais elle ne sera une grande couturière pour femmes... mais après cinq garçons, sa fille tant désirée vient de naître. Le jour, elle coud pour faire vivre sa famille et la nuit, elle brode pour préparer l'arrivée de Laura.

Que d'aiguilles enfilées en secret. Un caprice de mère romantique et de femme qui rêvait d'une grande carrière... Un caprice où vont s'engouffrer les maigres économies... Un caprice qu'elle n'aura jamais le courage d'avouer à un mari violent.

Un trésor, pour sa fille, qui restera au fond d'un tiroir pendant quinze ans. Après l'enterrement d'Étienne Juvet, l'ouvrage parfait qui sort finalement de l'ombre. Marianne Juvet, libérée de son mari, exhibe sa plus grande réussite. Sur les épaules de sa grande fille Laura, qui lui a promis de garder le silence, deux boucles rouges brodées au fil de soie.

.....

Devant la glace, Héroïse tourne sur elle-même. Elle sourit. C'est son anniversaire. Son père va lui dire qu'elle est belle comme une princesse. Même si Laura n'aime pas ça, il lui dit toujours qu'elle est belle comme une princesse. Héroïse adore quand son père est gentil avec elle. Parfois, il se fâche et la frappe; mais seulement lorsqu'elle est méchante. Héroïse s'applique donc à être très gentille. Ce n'est pas qu'elle a peur d'avoir mal. Ce sont les pleurs étouffés de sa mère qu'elle n'arrive pas à supporter, ceux-là mêmes qu'elle entend certaines nuits... Mais aujourd'hui sa mère est heureuse, comme elle.

Le visage resplendissant de bonheur, la petite Héroïse revient à la cuisine s'asseoir avec sa mère qui n'a pas bougé. La broderie, le rouge qu'on n'aurait jamais dû sortir du passé. Laura ravale sa salive. Encore le même silence empoisonné qui lui brûle la gorge. Personne ne saura jamais les mains sales de son père. Laura ne peut pardonner à sa mère. Des années de douleur sur les épaules de sa propre fille.

Le gâteau est une réussite, Laura s'y raccroche. Entre les mains, le couteau tourne et retourne. Longtemps. Midi. Midi et quart. Midi et demi. Midi trois quarts. Héroïse n'ose plus faire pivoter sa chaise vers l'immense horloge à balancier derrière elle. Elle reste immobile. Malgré les mots qu'elle s'entend prononcer, Laura sait que Lucien ne viendra pas. La fête est gâchée. Son ventre lui fait mal. L'odeur de la vanille lui

donne la nausée. Elle se lève. La lame tranchante tombe près des trois assiettes. Héloïse regarde sa mère s'enfuir vers la salle de bain.

Ses deux petites mains quittent la jolie robe, se soulèvent, s'arrêtent sur le visage. On ne voit plus ni la bouche ni les yeux. Pour Héloïse, tout a disparu. Le noir. Toutes ces couleurs autour d'elle se sont effacées. Que le coup de l'horloge qui résonne dans sa tête. Et si son père ne l'aimait pas, elle non plus? Son visage, aveuglé par la peur, n'existe plus. Sa peine se déverse sur lui. Comme celles d'une noyée perdue, ses mains se sont arrêtées, elles ne savent plus où chercher. Elles s'accrochent aux larmes. Où est son père? Ne sent-il pas le danger qui menace son enfant?

.....

Héloïse déteste voir ses mains trembler. Depuis l'accouchement, elles n'arrêtent pas. Son corps est si épuisé. Plus moyen d'y trouver refuge. Repue, l'enfant est remise au berceau. Héloïse couvre son sein. Ses narines fines se dilatent, s'emplissent de l'odeur suave du nourrisson qui flotte dans la chambre. Héloïse se sent seule. Elle repousse l'image de son père, renoue ses longs cheveux noirs. Elle voudrait que sa mère



voit sa petite fille qui vient de naître. Le souvenir de Laura, après le départ de Lucien, est encore si doux...

.....

Au matin, d'un pas lent, à travers les apparitions de la nuit, les pieds de Laura cherchent la cuisine. Le regard vide. L'image des songes, vague, obscure, persiste sur le beau visage. Le cadavre du père ressuscité. Les corps des cinq frères alignés. Le fantôme du mari parti avec une autre depuis six mois, pour toujours. Les longs cils, sur les yeux verts, battent l'air. Une petite fille de dix ans et demi, qui déjeune en silence, apparaît. C'est Héloïse.

Fascinée, assise à sa place habituelle, elle observe. Le ventre qui n'arrête pas de grossir. La femme sans l'homme. La chevelure rousse qui se répand sur les épaules. La main qui se perd dans les boucles profondes, qui s'attarde à la moindre mèche emmêlée. Les gestes plus gracieux. L'indolence nouvelle qui se traîne sous le long peignoir de soie noire. Sa mère n'est plus la même.

À grosses gouttes, contre la vitre, il pleut. Un roulement de tambours. Lentement, Laura, l'amoureuse vaincue, approche. Le cœur bafoué,

pourtant, survit, bat en silence. Le plancher glacé éveille le corps qui balaie l'air de ses gracieux mouvements. Un grand frisson se propage. La femme est-elle délaissée ou libérée ? Héroïse devine la confusion, elle aussi la ressent.

Sous la table, l'enfant cesse de presser ses poings l'un contre l'autre. Ses jointures ne se heurtent plus. L'attente cruelle du père, qui dure depuis six mois, fait moins mal. Une autre nuit de passée. Sa mère est là, toute à elle. Héroïse se lève, va se blottir dans les grands bras. Leur tristesse partagée les lie, les rend heureuses. Laura sourit. L'odeur de sa fille l'enveloppe, la rassure. Rien à craindre. Que des enfants, dans et sur son corps. Elle oublie tous ses rêves menaçants, couvre la tête de sa fille de baisers infinis. Aux pleurs se mêlent les rires.

Héroïse goûte de ses mains les rondeurs de sa mère. Les deux seins que le peignoir entrouvert laisse voir sont-ils interdits? Elle aimerait en caresser le contour, enfouir sa tête entre eux, embrasser la peau laiteuse. Douces, langoureuses, les lèvres qui se posent sur sa tête la troublent. Les grandes mains blanches, comme des ailes immenses libérées d'un vase clos, l'enveloppent. L'univers d'Héroïse, en communion avec une telle tendresse, chavire. Délicieuses effluves jamais senties en présence du père. L'amour maternel est divin.

Carmen entre, laisse son énorme parapluie jaune criard près de la porte. « Tu ne m'ouvres plus maintenant. Ça doit faire cinq minutes que je frappe. C'est ton examen. Avais-tu oublié? » Radieuse, l'amie et la sage-femme de Laura entre en trombe à la cuisine et poursuit : « Bonjour mes deux amours... Laura! Quelle belle femme enceinte tu fais! Tous ces cheveux sur tes épaules... » Carmen n'arrête pas. Carmen n'arrête jamais. Simples, généreux, doux, bercés par deux mains qui vont et viennent pour les suivre, dans la scène jusque-là muette, ses bons mots exercent leur enchantement.

Pourtant depuis un an et demi, lorsque Carmen se retrouve seule, sa joie, d'un coup, disparaît. Son front terrassé se souvient, plonge toujours dans le même cauchemar. La blancheur effrayante de la neige, la voiture qui n'en est plus une, l'étreinte du métal, son corps piégé, Pierre mort à ses côtés : des heures à attendre ainsi.

Carmen parle plus vite. Un jour, elle va peut-être finir par faire taire la veuve sanglotante qui attend à la maison. La sage-femme d'une excentricité presque irréaliste s'installe. Un parfum de lilas, des cheveux blonds crépés à la Marilyn Monroe, du noir sur les yeux, un faux grain de beauté, des bijoux énormes, une robe rose au décolleté plongeant, deux énormes seins, une taille serrée à ne plus pouvoir respirer, des

hanches rondes qui se dandinent, des bas de nylon miel doré, des souliers trop hauts. Puis tout s'arrête.

Pause : Carmen fouille dans son sac à main. Déjà l'heure de retoucher le maquillage. Carmen s'accroche au présent. Elle redessine le point sous la narine gauche, refait le contour de la bouche pulpeuse, applique généreusement du rouge à l'aide d'un pinceau... Toute cette féminité exagérée, que chacun se surprend à aimer, trône au milieu de la cuisine. La pluie se calme, Carmen finit par se sourire dans le miroir de son poudrier. La vie doit triompher. Un enfant n'est-il pas sur le point de naître? Et tout reprend.

« Laura, j'ai oublié de te dire. J'ai pensé que la petite pourrait assister à l'accouchement. J'aurais tellement aimé avoir cette chance quand j'étais jeune. Ce serait formidable, non! » Laura est d'accord. Depuis la petite école, elle éprouve une confiance aveugle en sa seule amie. Tel un recueil de poésie, quelques mots de la belle bouche ronde suffisent à lui faire oublier son humaine souffrance.

.....

Laura et Carmen ont douze ans. C'est l'été. C'est dimanche. Le petit Jésus attend à l'église. Deux amies viennent de se jurer amitié éternelle. Elles veulent être des sœurs l'une pour l'autre. Deux petites mains gantées de rose, soulevées par l'euphorie, se pâment, exécutent des gestes solennels : « On doit tout se confier à partir de maintenant, comme de vraies jumelles... » Mais l'envolée, face aux sanglots inattendus, s'interrompt tout à coup. « Qu'est-ce que j'ai dit? Laura? »

Prisonnière de sa secrète horreur paternelle, Laura souffre. Avec peine, comme une faible plainte, elle finit par laisser échapper : « Je ne peux pas. » Carmen, sans trop comprendre, se reprend : « Je veux juste être ta sœur, tu n'es vraiment pas obligée de tout me dire. » Deux gants reçoivent le silence, étreignent doucement le petit corps tremblant. Les larmes recommencent, se versent, avouent une mystérieuse blessure. Le temps passe, la messe aussi. Les deux meilleures amies du monde seront punies pour ne pas être allées se confesser.

.....

Carmen est plus que belle. Toute cette féminité qu'elle porte comme un air de fête. Toute cette vie dans un seul corps. Toute cette lutte contre le spectre de la mort. Au comble de la joie, elle s'adresse maintenant à

Héloïse : « Tu verras, c'est la plus belle et plus grande chose au monde. La douleur prend un autre sens, le sang n'a plus la même couleur. C'est parce qu'une femme devient mère ma petite Héloïse. Tu va voir ta propre mère accoucher, tu te rends compte... Un jour aussi tu auras cette chance et j'espère être là pour toi, pour la mère qui sommeille au creux de tes entrailles. Tu seras ainsi la première femme que j'aurai vue naître et accoucher. »

.....

Héloïse approche ses mains du berceau, caresse le creux des paumes tournées vers le ciel. En plein sommeil, les petits doigts de Gabrielle se referment, la retiennent, la supplient de rester. Ils veulent le corps maternel tout entier. Qu'exigeront-ils plus tard? Héloïse a peur. Personne ne lui a appris à être mère. Pas une femme pour lui dire. Toutes l'ont abandonnée. Sa mère, sa grand-mère, Carmen. Tant de femmes, tant de mères : mortes.

.....

Sous son imperméable jaune, Héloïse revient de l'école. Dans la poche arrière de son pantalon, le meilleur bulletin de la classe la rend

invincible. Une suite de « A » pour l'amour de sa mère qui est sur le point d'accoucher. Les pas de la jeune fille luttent pour se poser sur le trottoir. Glacial, le vent s'est levé. Des arbres s'agitent, se lamentent. Des feuilles mortes tourbillonnent ; d'autres, qui jonchent le sol, craquent sous les souliers rouges. Des citrouilles d'Halloween oubliées commencent à pourrir. Héloïse ne les voit pas. Dans ses pensées, que l'image du sourire maternel rempli d'orgueil qu'elle espère depuis le matin! Elle regarde droit devant. Sur sa langue, se promène un bonbon au beurre qui coule au fond de sa gorge en fondant. Sa petite récompense, de la maîtresse. La vie est bonne. Fièrement, elle avance.

Elle pousse enfin la porte. Des plaintes qu'elle n'entend pas tout de suite continuent. Tout près d'elle, un bébé lutte contre sa propre mère. La vie palpite entre les entrailles de la femme, demande à sortir à n'importe quel prix. Sous l'horrible odeur du désinfectant, un visage blafard s'efface. Chacun des traits de la mère s'étire, se défait.

Carmen, les épaules de Laura contre sa poitrine, redoute le pire. Les mains du médecin, au pied du lit, la remplacent. La sage-femme sait déjà. La mort est revenue. Sous la peau délicate de ses tempes, des veines se dessinent. On peut presque y voir les battements de son cœur qui s'accélèrent. Le corps qu'elle presse est si mou. Sa voix, vibrante, hésite : « Laura... Tout va bien... Je suis là. »

Pour taire la vérité, Carmen répète son mensonge. Une litanie improvisée, une invocation prononcée tout bas. Elle voudrait maudire la sage-femme qu'elle est, maudire l'enfant qui va naître, ressusciter de la léthargie sa seule amie. Pourquoi tient-elle la mort entre ses bras? Pourquoi les draps blancs souillés de sang sont-ils ceux de Laura?

Où est passée la vénérable beauté de la douleur promise à Héloïse? Cette merveilleuse image du vagin ensanglanté qui s'ouvre, du fœtus expulsé, du cordon qu'on coupe, du ventre délivré, des bras de la mère qui demandent l'enfant, des seins gonflés de lait, de la petite bouche qui cherche, de la symbiose exaltante, des larmes qui glissent le long des joues rougies par l'effort surhumain. Remplacée par la mort?

Le sang se répand. Le malheur enlace la mère, la vampirise, lui arrache son rôle. Dans la nuit sans étoile qui s'installe, quatre yeux, et même six, s'entêtent. Pour effacer la fatalité, des paupières battent plus vite. Un futur autre que celui espéré s'immisce dans le présent. Un silence, plus lourd que les cris de la femme en contractions, envahit la maison.

Dans le couloir, près de la porte qui est restée ouverte, à peine éclairée par la mauvaise lumière du vieux plafonnier, Héloïse se tient droite. On



ne l'a pas encore vue. Que pourrait-on lui dire? Tous ces visages blêmes, tout ce sang démentiraient la moindre bonne parole.

Les pupilles dilatées par l'horreur, Héloïse observe sans bouger. Frappé par la foudre, son être à vif va-t-il survivre? Sa joie, sous le toit de son enfance, s'est consumée d'un coup. Qui cherche à tuer sa mère? Est-il possible de la suivre? Son corps d'enfant tremble, ne peut éloigner une peine aussi grande. Sous le couvercle glacial du tombeau où elle s'imagine étendue auprès de celle qu'elle aime, sa peau frissonne. Héloïse ne veut pas mourir. Mais qui la condamne à être orpheline?

Dehors, le vent hurle. Il pousse contre la vitre au-dessus du lit les branches dénudées. La nature se déchaîne. Mais Dieu ne répond pas. Des murs se dressent. Seuls la chambre et le liquide vermillon qui coule le long des jambes entrouvertes existent.

La sage-femme se lève, cherche des linges propres. Le va-et-vient de ses talons se mêle au chant funèbre de l'automne. Le bruissement de la longue jupe extravagante en taffetas vert accompagne une course perdue d'avance. Des pas rapides s'approchent, s'éloignent, tournent en rond. Incapables d'abandonner la mère trop longtemps, deux mains s'agrippent finalement aux rideaux ; les arrachent.

À la vue de la sage-femme éplorée, les lèvres du médecin se serrent. L'homme recule. Pourquoi se retrouve-t-il encore au front face à l'ennemi invisible? Derrière lui : des morts, des innocents qu'il n'a pu sauver. Mais parmi eux, aucune mère. Que la nuit est noire et cruelle! Il pense à sa femme, à sa fille enceinte. Il semble qu'on le pousse à commettre un crime. Les mains fortes doivent pourtant intervenir. Sous la barbe, une longue plainte s'étouffe. Ce soir, la vie exige une mort.

Pourquoi le sang est-il versé ainsi? Carmen, sur la mourante voudrait se marteler le front, faire voler en éclats ses funèbres souvenirs. Finalement, les lèvres de l'homme se délient, laissent sortir l'inavouable. Elles murmurent des paroles graves : « ... sauver l'enfant ... la mère ne s'en sortira pas ... » À peine audibles, personne ne les entend. Mais, elles sont dites.

Sous la fenêtre nue, deux corps s'épousent ; seul un tissu, fleurs souillées de sang, les sépare. Deux visages se touchent. Les pleurs de la sage-femme se mêlent à la sueur de la mère. De douces promesses, douleur profonde, sortent de la voluptueuse bouche crispée par la peur : « Laura... Laura ... tu as toujours été pour moi une sœur... je vais m'occuper de tes enfants. Je les aimerai comme s'ils étaient les miens... » La main de l'homme se pose lentement sur l'épaule de Carmen. Il craint, en séparant les formes, de les déchirer.

À la lèvre meurtrie, un dernier soupir reste suspendu. Qu'attend-il? Tapie dans le noir, maintenant toute recroquevillée sur elle-même, l'enfant entend ce qu'elle croit être une voix. Deux petites mains nues se sentent appelées. Héloïse paraît. Un imperméable jaune, un bulletin resté au fond d'une poche avancent, glissent sans bruit. Quatre yeux s'écarquillent, quatre mains tombent. L'enfant a-t-il vu? Devant l'innocence qui sort de l'ombre, l'adulte reste interdit.

Les mains d'Héloïse vont vers le lit, viennent se perdre dans la chevelure éparse. En se promenant, elles ne cherchent pas à retenir la vie, seulement à y toucher une dernière fois. La lèvre inférieure blanchie entre les dents, l'enfant admire la beauté maternelle et livide qui rayonne. Les yeux secs savent que leur mère va mourir. Tout ce qu'ils perçoivent devient beau. Le sang hideux et l'ange qui y nage ne font qu'un. Il faut pour ne pas s'y perdre, accueillir la fin en sa poitrine.

Libérée de toute souffrance, l'âme en paix s'éloigne de son corps, laisse derrière elle son visage presque souriant. Si la mère n'a pas vu le nouvel enfant, elle aura senti avant de partir la douceur des petites mains qu'elle aimait tant. Héloïse se laisse soulever par les bras de Carmen qui l'attire jusqu'à elle. Il faut agir vite : la vie n'a pas la puissance de la mort.

De plus près, les mains du médecin sont énormes. Héloïse, qu'on a assise sur une chaise contre le mur, ne peut en détacher son regard. Sa mère les aurait-elle craintes? Elles retirent maintenant rideaux, draps, tissus ; puis, laissent tout ce rouge autour du lit s'étaler, tel un crime odieux qui se rit de la vie qu'il vient d'enlever. Partout s'étend le linceul de la mère qu'Héloïse ne pourra jamais enterrer dans son passé.

Un scalpel s'arrête sur la femme dénudée qui dort, s'enfonce dans la chair blanche consentante. Il part d'entre les côtes pour rejoindre aussitôt le bas-ventre. Sous le geste sûr, une forme belle et ronde s'offre en pâture. La vie exige un grand sacrifice. L'entaille est longue et profonde. D'elle, comme pour assouvir pleinement la soif de la mort, à gros bouillons, le sang se met à jaillir.

Les mains recouvertes de plastique s'enfoncent dans le ventre vermeil, y plonge comme le couteau acéré du boucher qui veut retirer d'un coup tous les abats du bétail fraîchement tué. Le médecin arrache finalement l'enfant des entrailles du corps devenu cadavre.

Un cordon, sans fin, s'enroule autour d'un visage bleu. Sous sa morsure venimeuse, une bête sortie de l'enfer garde sa proie. Une respiration, à jamais, s'étouffe. Les pleurs tant attendus vont se perdre dans la nuit

des temps. Une fille, morte, est née. À ses côtés, au milieu du lit, le corps nu et dénaturé de sa mère gît et achève de se vider de son sang.

## CHAPITRE II

Héloïse retire sa main du berceau, s'éloigne de l'enfant, sort. Dans la chambre où sa mère est morte, le gouffre est immense, partout. Mais l'exode, avec ses vieux fantômes qui suivent sans trêve, ne la mène nulle part. Ce grand piétinement derrière elle, les pleurs au loin, rappellent une guerre sans issue. Dans le couloir, dans l'escalier, des lamentations qui se multiplient racontent des horreurs enterrées.

Cette chambre étouffante... Ces fenêtres trop petites... Ces lieux pendant des années désertés qui lui reviennent tout à coup, après la mort de son père... Ce monde au sein duquel elle est venue chercher refuge... Ces murs gris avec des visages accrochés qui la regardent du matin au soir... C'est la maison de son enfance qu'elle habite, qui l'écorche, qui la dépouille de son corps.

Dans le salon, un œil hagard cherche des cigarettes. La gorge fine ne peut rester nouée ainsi. Les mains nerveuses s'accrochent aux épingles dans les longs cheveux noirs. Si Carmen était là, elle lui dirait qu'elle est mère et qu'une mère ça ne fume pas. Ensuite, elle lui parlerait d'autre chose et lui ferait un sourire pour apaiser le tourment qu'elle devinerait. Comme il serait bon d'avoir Carmen à ses côtés, aussi rassurante qu'après la mort de Laura...

.....

Dans sa main, Héroïse sent la paume moite de Carmen. C'est insupportable et bon à la fois. C'est une belle journée d'été. Autour, tout est vert. L'odeur des lilas, qui se sont multipliés en grappes, flotte, enveloppe l'enfant. Il faut trouver la place idéale pour le pique-nique. Deux yeux noirs, au-dessus d'une robe bleue qui vole au vent, cherchent.

Derrière « sa fille » qui l'attire, Carmen retient ses larmes. Tourmenté, son cœur souffrant cherche un soulagement : « On va repeindre ta chambre et c'est toi qui vas choisir la couleur cette fois... Tu sais que tu es adorable dans ta nouvelle robe.» Héroïse continue de marcher : « Elle est vraiment comme la tienne, hein! Tu l'as vraiment faite pareille... C'est ma robe préférée. »

Carmen sourit. Pourtant de tristes pensées fourmillent, rongent son bonheur. Comment a-t-il pu renoncer à la paternité? Il n'a revu sa fille qu'à l'enterrement, il y a de ça déjà près de neuf mois. « Trop affligé. » Ce sont bien les mots qu'il a dits pour éviter d'avoir la garde d'Héroïse... « Je veux repartir à zéro, recommencer une nouvelle vie. » Elle imagine

Lucien en « pauvre sacrifié » en train de jouer le grand jeu au milieu des siens.

Il est « veuf ». Il s'applique tant à son nouveau rôle de victime que tous pâlisent de compassion en l'écoutant. « Veuf ». Le mot est prononcé sur ce ton parfaitement pathétique qu'elle le sait capable de feindre. L'homme étire le nouvel adjectif, l'aplatit dans sa bouche en appuyant sur le « f » et son souffle glisse alors entre ses dents avec toute la noblesse du mari affligé par la mort de son épouse bien-aimée. « Ma femme et ma fille mortes... et je dois survivre! »

Il ne méritait pas Héloïse. L'image de Lucien s'estompe. Carmen resserre son étreinte, avance sur l'herbe fraîche dans la foulée des souliers vernis. Sous les feuilles nouvelles, c'est l'enfant qu'elle a toujours voulu avoir avec Pierre qui se fraye un passage, qui écoute le chant des oiseaux. Entre les arbres qu'elle connaît bien, une main l'entraîne : petite, douce, fragile. L'enchantement maternel la tient. Mais peut-elle, sans pudeur, jouir de ce cadeau?

Pour assouvir son instinct de mère morfondu, une famille entière est disparue. Cette enfant est un don ou un vol? Combien de fois, sage-femme, a-t-elle eu des pensées envieuses? Tous ces ventres gonflés de vie, tous ces cris de douleur récompensés, tous ces seins gorgés de



lait : cette longue parade qui défilait tandis que son corps se refusait à la maternité. Elle avait, à cause de son obsession, gâché ses derniers mois passés avec Pierre...

.....

Pleine de grâce, langoureuse, sous ses dentelles blanches parfumées, étendue parmi les oreillers, Carmen tourne les yeux vers la fenêtre. Les mots qui lui ont toujours plu lui semblent aujourd'hui odieux : « Une déesse, ma femme est une déesse. »

Les mains de l'homme effleurent la peau lisse qui frissonne. Comme des yeux sur un tableau d'une grande valeur, elles se posent avec hésitation. Elles s'attardent, goûtent chaque détail comme si c'était la première fois. Aux mains, une bouche avide se joint. Elle couvre les courbes délicieuses de baisers infinis. Grisée, incapable de se détacher du corps, la gourmande cherche son souffle. Entre les cuisses, elle finit par se blottir.

Deux paupières se ferment, se contractent. Le mal de vivre empêche Carmen de s'abandonner. Son corps pris dans la glace. Son ventre plat et vide. Ses seins qui ne méritent pas d'être aussi ronds. Comment

cette beauté stérile, cette nature morte, peut-elle plaire à un regard aux prunelles si ardentes? Le désir de la femme se tapit sous la peine de la mère. Honteux, il agonise.

Pierre sait la tristesse de Carmen. Il a si souvent séché ses pleurs. Mais à quarante ans, il n'a plus la force de lutter contre le destin. Il veut juste aimer sa femme, peindre dans son jardin et vendre des tableaux. Il se glisse au pied du lit. Son corps nu se dresse, s'enflamme. Carmen cherche son peignoir. Pierre se rhabille.

- Carmen, tu ne seras jamais mère. Jamais. Renonce. Tu entends. Renonce. Moi aussi, figure-toi, je suis triste. Je ne serai jamais père.

- Avec une autre femme, tu serais père depuis longtemps.

- C'est avec toi que j'ai choisi de vivre. J'ai pour ça renoncé aux autres femmes, à ce qu'elles auraient pu m'offrir... Si tu ne peux pas avoir d'enfant, je ne veux pas avoir d'enfant. Je t'aime. Ne gâche pas cet amour que j'ai pour toi. Accepte la vie comme elle est, apprécie ce qu'elle t'offre.

- La vie ne m'offre plus rien. À mon âge, une femme qui n'a pas eu d'enfant est comme une toile inachevée. Voilà, c'est ça! Accrocherais-tu dans ta galerie une toile inachevée?

Les longs doigts puissants reviennent, attirent Carmen jusqu'au jardin.

.....

Héloïse tire Carmen du passé :

- Carmen ! Carmen ! Ici ! Regarde !

La main de Carmen dans la sienne, Héloïse est convaincue d'avoir trouvé la meilleure place. Vers les branches qui dansent, où vient de passer le cri joyeux de trois enfants essoufflés, elle engage ses pas. Un petit sentier pavé de pierres accueille les visiteuses. Bien cambrée, une branche caresse le visage de l'enfant au passage. Héloïse laisse échapper un rire.

- Qui ose me voler ainsi un baiser? laisse échapper Carmen.

Comme un soupir de bonheur qu'on ne peut retenir, les mots de Pierre qu'elle a entendus si souvent sous le saule pleureur derrière la maison sont montés dans sa gorge. C'est un vif éclat d'un air ancien, l'écho d'un passé heureux que la beauté du moment vient de réveiller .

Arrivé sous l'arbre choisi entre tous, le sac plein de provisions arrête sa course. Après avoir libéré son autre main, Héloïse tourne sur elle-même et va rejoindre les trois regards étonnés qui l'étudient.

Une nouvelle amie. Pour l'accueillir, une ronde effrénée. Assise à l'ombre, Carmen veille sur les huit mains qui sympathisent. Au groupe se mêle un seul garçon, probablement le petit frère de la grande brune.

- Vous avez vraiment la même robe, lance une voix déjà conquise!

- C'est ta mère, demande une petite blonde timide?

Au milieu de la danse, les dernières notes, inattendues, arrachent aux bras frêles l'innocence retrouvée. Les petits doigts viennent se crispier sur la robe collée à la peau moite. La parole d'une orpheline, étranglée par la panique, se terre.

Deux yeux noirs, dans le parc nouveau, cherchent la bonne réponse. Par-dessus l'épaule qui se tourne, ils trouvent une femme en flagrant délit de compassion. Carmen est là, belle et rassurante. Est-ce le nouveau visage de la mère? L'enfant retient le mot qui coule dans ses veines depuis son entrée dans le monde et qui depuis longtemps n'est pas sorti : maman.

Sur le visage de l'enfant en plein soleil, Carmen lit le trouble, en devine même les raisons. Elle voudrait se lever mais entre ses côtes, sans défense, son désir d'être mère tremble. L'angoisse et l'amour paralysent ses ailes déployées. Le droit de parole, le mot « mère », appartient à l'enfant.

Au même rythme, Héloïse et Carmen respirent à pleine poitrine. Dans leurs poumons, l'air chaud et lourd s'installe comme une masse. La pudeur : le sang qui coule dans leurs veines et qui n'est pas le même, la crainte : l'amour qui, une fois avoué, ne trouvera peut-être pas son écho, gardent les voix captives.

- Non, c'est Carmen.

Réponse stricte et nue. La vérité lancée en plein visage. Carmen sent ses bras se rompre : c'est son espoir qu'on lapide devant témoin. La force l'abandonne. Laura lui a-t-elle légué ses droits ou le nom « mère » est-il enfermé à jamais dans son tombeau? Lui faudra-t-il arracher le titre à la terre ou encore attendre qu'il tombe du ciel?

Héloïse aimerait bouleverser l'ordre des choses. Courir. Aller se réfugier dans la robe bleue sous le grand arbre. Avoir une vraie mère vivante à qui elle ressemblerait. Mais, au loin, le chant des cloches vient réveiller

l'absence laissée par une fosse ouverte. Une terreur sourde tient son corps captif. Ses pieds, comme enchaînés au sol par une longue chevelure rousse bien enracinée, refusent d'avancer.

L'écho de la messe de onze heures persiste. Carmen revoit sous ses mains gantées de rose le petit corps exploré de Laura. Comment peut-elle revendiquer un territoire jadis occupé par la seule sœur qu'elle ait eu?

Devant elle, le visage inquiet d'Héloïse attend. Carmen ne voit que lui. Elle croit même entendre un faible son, une note plaintive, sortir des lèvres entrouvertes. Que fait une telle langueur dans une si petite bouche? Comme une vraie mère, elle ne demande rien à l'enfant à qui elle sourit, rien que de la voir heureuse.

.....

Même en souvenir, le sourire de Carmen a le pouvoir des chaudes journées d'été. Héloïse laisse tomber la cigarette qu'elle vient de trouver sur une petite table ronde. La main moite de Carmen, aussi douce que celle d'une mère, se pose sur sa nuque. Héloïse se retourne. Personne. Elle est seule. Que des visages poussiéreux pour lui tenir compagnie.

Celui de sa grand-mère, vieilli prématurément, semble observer ses moindres gestes. Deux paupières fanées, comme par miracle gardées ouvertes, laissent passer un regard sévère. Sur la même photo, Carmen et Laura, les mains en prières, semblent terrorisées...

.....

Marianne Juvet, la mère de Laura, les épaules droites, contrôle sa colère. Elle refuse de sombrer dans la honte. Son mari, ce photographe qui devait avoir du succès, cet ivrogne qui a tout gâché et qu'elle doit faire vivre comme un bon à rien, ne la traînera pas toute sa vie dans la boue. Si elle ne peut éviter la violence de l'homme, elle peut refuser d'écouter les paroles qui sortent de la bouche pâteuse.

- On est tous là pour se réjouir. Vous avez l'air de vous en aller à un enterrement. Ma chérie, c'est ta première communion, un peu d'entrain. Carmen, éloigne-toi un peu de Laura. C'est ça. Laura, approche-toi. Non! Vers moi. Vous êtes prêtes?

Les mains d'Étienne Juvet, sales, tiennent l'appareil photo qui n'a pas servi depuis longtemps. Les jambes que l'homme imagine entrouvertes,

à sa merci, sous les voiles, l'attisent. Et ses yeux, rougis par l'alcool, plus affamés que des vers sur un mort en terre, dévorent sans retenue le corps qui à sept ans ne mérite déjà plus sa robe blanche. Coupable de son désir qui s'assouvit à même sa fille, Étienne Juvet essaie de ramener la gaieté sur les visages.

- Allez un petit effort. Souriez! Faites semblant de prier les petites filles. Ce sera ma meilleure photo.

Laura se rapproche de Carmen. Ses mains jointes, qu'elle presse plus fort que jamais l'une contre l'autre, lui font mal. « Seigneur, paraissez! Emportez-moi près du soleil pour que je ne vois plus jamais la nuit, pour que quiconque ose s'approcher de moi le jour brûle avant de me toucher. Seigneur, si ma demande vous semble trop grande, cachez-moi dans les ténèbres pour qu'on ne trouve plus jamais mon corps qui souffre et que seule et en paix je puisse enfin mourir. »

Les lèvres vermeilles de Marianne restent glacées. Elles ne souriront pas. Le jour comme la nuit, elles refusent d'acquiescer à toute demande. Son unique devoir : ne pas briser le mariage que lui a imposé son père. Sa seule arme: élever une barricade infranchissable contre son mari indigne. Son seul péché : détourner les yeux de sa fille, sa propre chair qu'elle sait sacrifiée.



.....

Héloïse se lève, se rapproche de la photo. Comme Jérémie, le père de son enfant, elle cherche à percer le mystère derrière l'image. Le cliché est réussi. Elle promène son regard de détail en détail. Son front se penche sur la tristesse de sa mère qui lui fait peur. Qui donc a pris cette photo, pour que ces trois femmes en blanc semblent porter le deuil?... Son grand-père?

« Un bon photographe ne prend jamais de photos. Il ne cherche qu'à raconter, tel qu'il est, le monde qui l'entoure. Et parce qu'il sait ne disposer que de quelques secondes pour s'imprégner d'un univers, il passe sa vie à apprendre à regarder... à regarder vraiment. »

Les mots de Jérémie, toujours justes, lui manquent. À tous ces visages malheureux alignés sur le mur que ses mains touchent maintenant, les premières photos de Jérémie se superposent... Ces premières photos dont Carmen était si fière...

.....

Héloïse a vingt-cinq ans; Carmen, le double. Pourtant, entre les muettes images, le corps de cette dernière se déplace toujours avec grâce. Son bras, désireux de rendre la voix qui revient au moindre détail, monte puis descend avec souplesse devant chaque photo. Que des portes pour lesquelles Carmen s'enthousiasme.

- Je sais, on n'a jamais exposé de photos à la galerie. Mais je suis certaine que, pour un tel talent, Pierre en aurait pris le risque. Il n'a pas encore trente ans et regarde ce qu'il a réussi à faire! Toutes ces portes : des années de voyages. Il s'appelle Jérémie Bastien. Retiens ce nom. C'est un artiste-né. Si tout va bien, il y aura même une deuxième exposition. Que des arbres la prochaine fois! Il a déjà quelques photos en réserve...

Comme l'encouragement habituel d'Héloïse ne vient pas, Carmen s'interrompt tout à coup. En se retournant, elle trouve deux prunelles noires qui l'observent attentivement. Le trac habituel qui précède chaque vernissage présente cette fois une variante troublante : aujourd'hui, Carmen cherche un apaisement en la femme forte qu'est devenue sa fille. Cette quinquagénaire dont le cœur vibre en parlant ne peut s'adresser qu'à son enfant qui a vieilli et sur qui elle reporte toute sa confiance.

Le silence se répand. Des portes, presque toutes ouvertes, tournent. Les murs de la galerie se referment. Vertige. Deux femmes, deux générations, se racontent un monde. Comment dire un amour maternel qui ne ressemble à aucun? Comment exprimer des nuits, des jours passés entre des centaines de tableaux partagés?

.....

Pour le bonheur d'Héloïse qui sera bientôt adolescente, après avoir chassé des torrents de larmes, Carmen a finalement rappelé l'avenir. La galerie Artemisia que Pierre lui a léguée, restée fermée depuis trois ans, renaît enfin. D'immenses toiles abstraites couvrent les murs.

Carmen déambule fièrement. Sa peau claire est brûlante. Une poudre fine sur son visage empêche la sueur de perler. Des clients, pour la plupart des hommes, cherchent des yeux la nouvelle propriétaire, une robe blanche très courte.

Héloïse, vêtue d'une longue robe blanche, suit pas à pas Carmen. Deux tresses noires viennent se poser sur les épaules de la jeune fille. Un corbeau, heureux, fend le jour. Encore fragile, l'oisillon suit les ailes d'une colombe, devant lui, toutes déployées.

Jusqu'à ce que la lumière du soleil apparaisse, jusqu'à ce que la nuit la remplace, deux petites oreilles écoutent ce qu'on dit au sujet de chaque toile ; deux yeux apprivoisent les « couleurs chaudes », les « formes géométriques », le « geste sûr de l'artiste »... et derrière le comptoir, enchantée par d'étranges découvertes, une jeune fille, encore enfant, finit par céder au sommeil.

Le tumulte de l'exposition passé, deux mains attendries se posent sur le petit corps chaud. Elles cueillent l'enfant aux paupières closes comme le dernier fruit mûr trouvé au crépuscule. Les lèvres chaudes s'approchent des joues charnues et dorées. Tandis que s'éloignent les derniers clients, Carmen rend grâce au mystère de la nature endormie :

- Héloïse, ma petite fille, tu as été adorable.

La chaleur du lit retrouvée, heureuse, Héloïse se met à rêver. Sous ses paupières closes, des peintures dansent la ronde, au milieu Carmen sourit et répète : « ma petite fille... ».

.....

Carmen s'arrête au milieu de la galerie et laisse la femme de vingt-cinq ans qui vient vers elle l'entourer de ses bras blancs. L'œil chargé de souvenirs, Héloïse frémit : sa mère, petite et fragile, vient de poser sa tête fatiguée contre son épaule.

Si proche de sa joue, la chevelure blonde ira un jour rejoindre la chevelure rousse. Côte à côte, au milieu d'une forêt que seule la lune éclaire, toutes deux s'enracineront. Une ancienne plaie, contre un arbre, s'est ouverte et saigne : la mère n'est pas éternelle.

Après tant d'années, la femme qu'est devenue Héloïse craint toujours l'abandon. Dans sa gorge des mots purs roulent. Un long soupir les résume. Devant la mère, l'enfant reste toujours un enfant.

Héloïse va-t-elle enfin offrir la récompense qui revient à Carmen? À une âme si pure peut-elle faire entendre l'écho de sa grandeur? Il suffit de déterrer le mot, juste un, juste une fois. Il suffit de desserrer les lèvres et de dire le court poème, l'unique, juste une fois.

- C'est ta plus belle exposition. Maman, c'est ta plus belle exposition.

.....

### CHAPITRE III

Devant les photos où ses mains moites se collent, Héroïse murmure : « maman, maman, maman... ». Loin de celui qu'elle aime, murée parmi ces meubles poussiéreux hérités de son père, elle invoque une mère qui se divise en deux corps. Mais que peut cette femme à deux têtes pour la préserver du présent?

Deux petites filles en blanc s'embrouillent sous les doigts glacés qui s'agitent. Seul un regard froid au-dessus des visages apeurés persiste, se détache, fixe froidement Héroïse. Le cadre, avec la photo, tombe sur les lattes de bois près de l'épais tapis rouge aux fleurs blanches.

Le visage dur de Marianne Jovet n'a jamais rien inspiré de bon...

.....

Le cercueil de sa grand-mère ne peut reposer près de celui de sa mère. Elle pourrait dire que la volonté de Laura s'y oppose, qu'il ne faut pas. Ensuite elle n'aurait qu'à s'enfuir vers la forêt dense. Mais à treize ans, Héroïse doit se taire ; sinon on la traitera d'enfant mal élevée ou

d'adolescente rebelle. Elle enfonce ses mains dans ses poches. Elle ne parlera pas.

La pluie fraîche s'alanguit en rigoles entre les mèches blondes de Carmen. On dirait une de ces statues de fontaine qu'on n'entend jamais se plaindre. Pourtant à l'eau qui tombe du ciel se mêlent des larmes : Pierre, Laura, Marianne. Les morts reviennent toujours, à quoi bon les enterrer? Encore plus qu'Héloïse, Carmen aimerait partir vers ces bois profonds et pleurer sans retenue comme une enfant.

Près du cimetière, le cri d'un corbeau qui vient de retrouver son nid vide tire Carmen de ses sombres songes. Elle glisse sa main dans celle d'Héloïse et ferme les yeux. Autour d'elles, des fleurs qui vont se faner et mourir, des inconnus qui restent là par obligation...

Héloïse regarde toutes les tiges fraîchement coupées. Carmen a posé la première son bouquet, il repose maintenant dans le cercueil fermé. Au milieu du jour gris, des fleurs, pour la plupart blanches et réunies en couronne, vont se noyer si on les laisse là.

Du sang épais s'écoule, traverse la culotte d'Héloïse. Elle ignore la cause du mal qui tire ses entrailles dans tous les sens. Plantée droite, devant la tombe de sa grand-mère, elle est en train de devenir femme.

Qui donc a choisi cette journée pour faire couler entre les cuisses de l'enfant, le sang de ses premières menstruations?

Après la mort de Laura, Héroïse se rappelle une grand-mère lointaine et secrète. Des robes, pour Noël et son anniversaire, beaucoup moins belles que celles offertes par Carmen. De rares visites. Des veines gonflées sur un front soucieux avec de faibles sourires crispés. Et surtout des conversations gênantes...

- .....
- Tu es certaine Héroïse que ta mère ne t'a jamais rien dit?
  - À propos de quoi grand-maman?
  - Du passé?
  - Elle m'a dit que tu étais une très bonne couturière...
  - Sur ton grand-père?
  - Je crois que ma mère était encore jeune quand il est mort. Je ne sais pas si elle a eu de la peine.
  - Sûrement, comme moi.
  - En fait, je ne sais pas grand chose de lui. Elle ne m'a même jamais dit ce qu'il faisait comme métier.
  - Il aurait dû être photographe, mais il était trop fainéant...



- C'est lui qui a pris les photos? Celles qui sont sur les murs dans la maison de mon père, là où j'habitais avant?

- Je ne me rappelle plus. Le temps passe ma belle Héloïse. L'heure du souper approche. Carmen doit se demander ce qu'on fait toutes les deux, seules, dans ta chambre.

.....

Devant la tombe de sa grand-mère, Héloïse essaie de comprendre. Quel lien, dur, unissait sa mère à sa grand-mère? Sous la pluie froide, ses yeux s'épuisent à chercher entre les couronnes de fleurs. Faut-il, avec les morts, laisser la vérité partir? Son ventre éprouvé sous sa main droite, elle se dit qu'elle a pris deux mères à l'univers et que sa mère, elle, n'a peut-être eu droit à aucune. De peur de se mettre à pleurer une mort ancienne, Héloïse ne bouge pas.

Au loin, la voix de l'oiseau noir se lamente plus fort, appelle son paradis perdu. Carmen pose son regard sur Héloïse et trouve deux yeux tourmentés qui la supplient. Avec son enfant, elle peut tourner le dos aux pierres et aux fosses ouvertes. Qui les empêche de s'éloigner ensemble sur le sol mouillé et de laisser des traces vertes et profondes? Marianne Juvet restera en terre.

.....

Marianne Jouvét va mettre fin à son malheur. Un coude contre la table, elle maudit sa solitude. La fureur coule plus vite que son sang dans ses veines. Livide, les muscles du cou noués, elle écrit à ses garçons qui ne viennent plus la voir depuis des années. Au-dessus d'une main sèche et rugueuse, des bracelets bon marché s'entrechoquent. Cette fois, c'est sa haine qu'elle couche sur papier.

Avant de mourir, elle réclame le titre de mère auquel elle estime avoir droit. N'a-t-elle pas, pour donner la vie, puisé à même sa chair? N'a-t-elle pas, pour assurer le bonheur de ses six rejetons, connu le prix du sacrifice? Avant de la mettre en terre... Qu'on cesse de l'accuser! Qu'on la sorte de l'ombre! Qu'on la couvre d'éloges! Qu'on la fasse rayonner dans une nouvelle clarté!

Ses dernières volontés sont écrites : rien n'ira à ses fils. Tous des ingrats, des égoïstes! C'est à Carmen et Héloïse qu'elle confie ses maigres économies. Autour d'elle, le gaz s'échappe. Marianne respire à pleins poumons. Ses sens, altérés par l'air lourd, perçoivent une autre vérité.

Dans une robe de nuit déchirée et tachée de sang, une petite fille à genoux raconte son premier voyage en enfer. En face d'elle, une femme lève la main et nie l'existence du diable sous son toit. De plus en plus précis, le visage de Laura apparaît. C'est sa fille qui, agonisant sous ses propres coups, répète : « maman, maman... »

.....

De retour de l'enterrement de sa grand-mère, Héloïse s'est isolée. Que fait-elle souillée de sang dans une salle de bain immaculée? Elle aurait dû aller se cacher dans cette forêt derrière la tombe. Comme un lépreux qui refuse de montrer sa peau hideuse, Héloïse se terre. Une demi-heure qu'elle regarde son reflet et se dégoûte. Ses entrailles enflées qui brûlent au centre de sa carcasse ne sont plus qu'un fardeau répugnant et effrayant.

Sur les carreaux blancs, allongée à ses pieds, une femme aux longues boucles rousses et aux yeux creux cherche à la consoler. Héloïse reconnaît sa mère et va entre les cuisses ruisselantes et froides plonger son être éploré. Au sang, familial, ses larmes se fondent. Elles s'apaisent. Face contre terre, fiévreuse, Héloïse s'endort.

Maintenant sous la protection d'une main soyeuse, le visage pâle d'Héloïse ravale le souvenir de sa mère. L'eau claire et les bonnes paroles de Carmen effacent lentement l'ombre sur le front, invitent à la confiance.

- Je t'en ai pourtant parlé si souvent. Il n'y a rien de plus naturel... Tu n'as pas à avoir peur. Tu n'as pas à avoir honte non plus. C'est noble de devenir une femme. Ton corps se sent plus généreux, il se prépare à donner la vie. C'est tout.

- Mais je ne veux pas être mère.

- Pas maintenant bien sûr...

- Jamais, Carmen.

- Tu verras, plus tard tes désirs ne seront pas les mêmes. Tu rencontreras un garçon, vous vous aimerez et vous aurez envie de partager cet amour.

- Puis cet homme partira et moi je mourrai avec mon enfant entre les bras.

- Héloïse!

- Carmen, j'ai vu ma mère mourir. Et la nuit, comme un fantôme qui me poursuit, cette image me revient sans cesse. Chaque fois, son ventre ouvert et ses jambes écartées saignent comme un torrent. Son corps n'est plus qu'une plaie immense autour de laquelle des mains, les tiennes et celles d'un homme, se démènent. Mais il est trop tard. Tout

ce que l'on réussit à r chapper c'est un serpent immonde et bleu qui a craché tout son venin avant de mourir.

- Ce sont des cauchemars. Tu dois oublier ce mauvais souvenir. Ta mère est morte heureuse.

- On ne peut pas être heureuse de mourir à trente-cinq ans.

- Je ne crois pas qu'on puisse tirer une conclusion aussi noire de toute une vie. Moi aussi la mort de ta mère m'a révoltée, d'autant plus qu'elle s'ajoutait à celle de Pierre. Pour me venger de tant d'injustices, j'ai alors renié la sage-femme en moi. Mais tu es arrivée dans ma vie.

- Qu'est-ce que tu veux dire? Je ne t'ai pas redonné ma mère ni ton mari ni même cette petite sœur que j'aurais dû avoir.

- Non, c'est vrai. Mais toi, tu étais là. Et j'ai eu l'impression de me retrouver tout à coup devant l'enfant que j'avais toujours rêvé d'avoir. Comme toi aujourd'hui, j'ai eu peur. La chance, comme elle se présente toujours sans avertir, est effrayante. Aussi, j'y avais r v  tellement longtemps : je me suis dit que la réalité ne serait jamais capable de répondre à toutes mes attentes.

- Est-ce que je t'ai d c ue?

Le regard anxieux d'Héloïse fixe le mur derrière Carmen. Pour fuir la lumière aveuglante du plafond, il suit les ombres rousses. Au front, une fine ligne se creuse. Héloïse, les traits durcis par la crainte, erre comme un loup traqué. Un seul mot suffirait à percer son être farouche aussi

profondément qu'une lance. Alors son corps empli de frissons saignerait de partout et finirait pitoyablement au milieu d'une forêt enneigée .

La main sous la nuque devine un tremblement et se glace. Toute la fragilité d'Héloïse semble chercher une terre d'accueil entre les bras. Carmen resserre son étreinte et les bons mots montent naturellement dans sa bouche comme le lait, dans un sein.

- Tu sais, j'ai eu un mari merveilleux qui ne demandait rien d'autre que de me voir heureuse. Ça me déroutait. Je cherchais toujours ce que je devais faire pour le rendre heureux. Aujourd'hui et probablement grâce à toi, je comprends mieux. Car tu vois, ça peut sembler curieux mais c'est justement en ne répondant pas à mes attentes que tu m'as comblée. Tu es venue remuer toute cette neige qui s'était accumulée sur mes jardins. Je les vois mieux maintenant. Et si j'ai à être déçue de quelqu'un, ce ne peut être que de moi-même : toute cette vie que j'ai laissé dormir pendant des années. Je te souhaite juste de connaître le bonheur d'aimer... De toute façon, s'il le faut, je te trouverai un homme comme Pierre. Ensuite, je n'aurai plus qu'à te convaincre d'avoir des enfants avec lui.

- Carmen!

Sa tempe calmée toujours au creux de la main chaude de Carmen, Héloïse ricane. Entre l'enfance et l'adolescence, elle se repose sur l'adulte qui, avec elle, grandit. En laissant pourrir les morts lentement; les vivants, en paix, mûrissent plus délicieusement.

Carmen, en guise de réponse, se contente de sourire. Elle s'imagine en mère autoritaire, en belle-mère envahissante. Au fond, elle sait qu'elle n'a pas à convaincre une enfant de treize ans d'élever une famille. De toute manière, n'a-t-elle pas pris le risque que rien n'arrive comme prévu?

.....

Héloïse semble impuissante. Son corps de mère reste interdit. Le cadre arrête sa chute près de la lampe. La vitre se rompt. Mille éclats volent, soulèvent la poussière du sol. De fines particules dansent dans un faisceau de lumière. La main nue d'Héloïse s'approche des lattes de bois. Rien d'autre ne bouge. Qu'il fait froid en ce soir d'hiver!

Derrière la photo, qu'un geste furtif a retirée de son cadre, figurent quelques mots raturés mais encore lisibles:

« Pour ta première communion, ma meilleure photo. Ton père qui t'aime. »

En dessous, tracé au crayon à mine très pâle, apparaît un court poème :

« Enfant, sans ailes, un peu trop belle  
Près de toi, ta sœur, colombe, est là  
Derrière, ta mère, autruche, attend  
Devant, ton père, vautour, surveille. »

Assise contre le mur, les pieds sur des fleurs sans odeurs, Héroïse se concentre. Il lui faut pour soulager son esprit, dévoré par d'assourdissantes questions, s'armer de réponses avant la nuit. Étendue devant elle, l'enfance de sa mère résiste. Les propos confus qu'elle répète sans trêve finissent par lui prendre à la gorge. Une relique de sa mère : un cri de détresse perdu dans le passé! Mais son intuition pourrait la tromper.

Héroïse se lève, cherche une cigarette. Une flamme tanguée au-dessus de sa main et s'approche de son front terrassé. Sous des volutes de fumée, ses lèvres se ferment avec avidité. Il lui semble avoir fouillé dans une fosse commune.

Ressuscités, des morts, qu'elle croyait sans remords, gisent devant elles la cervelle pleine de vers immondes. Cette pourriture étendue devant ses yeux s'agite sans repos. Pour apaiser son cœur, Héroïse recule et enfume l'air tout autour. Tout devient plus clair.



Un aigle aux ailes coupées, face contre terre, l'œil révolté par le désir, rampe. Il a vu un corps innocent glisser des bras d'une femme à la tête coupée et aller se poser sur un essaim de feuilles vertes. Dans les formes alléchantes étalées, il enfonce son bec de rapace. Une broderie, sous l'animal déchaîné, cède en lambeaux. Sur la bouche de la jeune fille horrifiée, la femme sans tête se penche et colle sa main.

Héloïse entend une plainte. Le cri de son enfant a retenti. Son cauchemar s'évanouit. Le silence de la nuit est rompu. Le feu de la cigarette s'éteint. La main de la mère se précipite sur la rampe. Jusqu'à la bouche béante, les seins gonflés de lait avancent.

Il ne peut en être autrement. C'est dans l'ordre des choses. Comme sa mère avant elle. Comme toujours. La femme offre généreusement son sein exquis. Aspiré par un tourbillon, le mamelon s'étire et en disparaissant, entraîne à sa suite l'aréole rougeâtre. Le sein vertueux s'abandonne au tourment infligé. Tranquillement, il se laisse vider de toute son essence. La poitrine ne s'appartient plus.

Petite et fragile, la petite bouche s'adonne à sa luxure. Bien que gavée, elle continue à téter. Les lèvres roses, dans un mouvement de va-et-vient continu, s'ouvrent et se referment goulûment. L'enfant goûte aux

plaisirs de la chair. Les bras de la mère restent ouverts pour tenir le petit corps au chaud. Et sont prêts, la prochaine fois, à s'offrir encore.

La voix d'Héloïse, douce et harmonieuse, s'élève comme une brise entre les feuilles. Un long murmure vibre. À l'enfant qu'il berce, il cherche à s'accorder parfaitement. Deux sourcils noirs et droits semblent se joindre dans l'effort. Pour endormir Gabrielle Bastien, le chant de la mère gémit, n'existe que pour l'enfant.

Qu'il est bon cet univers clos où deux cœurs battent à l'unisson! Gagné par la fatigue et la plénitude, le visage repu de l'enfant repose maintenant contre la douceur du sein découvert. Ainsi s'achève, sous le plafond bas, le prélude à la nuit. Emmaillotée d'un nouveau linge blanc et propre, Gabrielle pourra rêver du sein qui l'a nourrie.

L'enfant endormie, une bise du nord siffle entre les châssis et cogne contre les vitres qu'elle fait trembler. Tout un monde rôde. Dans une clameur sourde, des voix funèbres se racontent. Parfois, l'hiver, l'ardeur du vent fait tressaillir les vivants et, en eux, éteint la flamme.

À peine repose-t-elle au berceau, l'enfant inquiète s'éveille. Tous ces adultes sortant dont ne sait où et qui cherchent à lui enlever sa mère. Ses yeux encore aveugles s'évertuent à voir les bras souples et soyeux.

Un vagissement perçant se fait entendre. Une bouche crie maman. La mère a reconnu son nom. Contre l'épaule fine, près de la joue aux effluves capiteux, la petite tête fatiguée vient se poser.

En quoi Gabrielle diffère-t-elle de Carmen? Toutes deux si fragiles entre les bras d'Héloïse. La mère en vieillissant redevient-elle enfant? Héloïse se rappelle d'avoir dit maman une seule fois à Carmen, une seule fois...

.....

Dans la galerie aux murs couverts de photos de portes, deux femmes sont toujours jointes, debout l'une contre l'autre. Surprise par le bonheur de s'être entendu appelée maman, Carmen ne peut se défaire de l'étreinte. Son oreille, lasse d'être trop longtemps restée aux aguets, s'est arrêtée contre l'épaule d'Héloïse.

Droites, les paupières closes, des rêves au visage, Héloïse et Carmen bougent à peine. Leur amour nu se tient tranquille et fier. Il ondule au soleil du matin comme un roseau qui vient de découvrir qu'il est maître de son ruisseau.

L'orgueil de la mère, si naturel et juste, ne peut rester insensible à la beauté de son enfant. Comme si la vie en personne venait d'apparaître devant elle. Carmen aurait tant voulu porter Héloïse pour sentir vibrer, aujourd'hui, sa fierté jusqu'à son ventre. Désir profond à jamais inassouvi! Mais n'est-elle pas une vraie mère puisque son enfant l'a désignée ainsi?

La gloire de la mère : la bouche devenue grande et libre qui s'ouvre avec joie et prononce maman. Des marguerites, en bouquet, qui s'élèvent le long d'un pré. Des dizaines de soleils qui s'agitent dans le vent pour le seul plaisir des yeux qui ont travaillé de dures heures aux champs.

Comme sa joie est grande et pourtant muette! Mais c'est sûrement mieux ainsi. Pierre lui a toujours dit qu'il y a de ces choses définitives qu'il est préférable de taire ; car leur bonheur réside justement dans le fait qu'on n'a jamais besoin d'en discuter. En ouvrant les yeux, Carmen trouve la galerie baignée de lueurs dorées.

Pendant que, dans un soupir, elle soulève la tête doucement, Héloïse déploie ses bras gracieux et blancs. Carmen recule d'un pas lent. Avec elle, à la mesure de sa nouvelle élégance, sa robe ondoie discrètement.

Après avoir été étroitement liés, les corps, naturellement, se séparent.  
Brève danse : naissance impromptue sous quatre yeux encore étonnés.

Noir et blanc. Couleurs vives. Toute la ferveur déroutée des femmes vient se donner au papier glacé. Ainsi, les cadres, rassurants, réapparaissent. Carmen se rappelle. L'exposition, ce soir. Le photographe dans moins d'une heure :

- Pour une fois, je ne veux pas que tu me rassures. Allez dis-moi ce que tu en penses vraiment!

- « Ouvre-moi ta porte! » Le titre de l'exposition me plaît...

- Et pour ce qui est des photos? Avoue que ça frappe! Moi, la première fois que je les ai vues, j'étais troublée. Je me suis alors dit que j'avais de la chance d'avoir mis la première la main sur la production au complet. Juste d'y penser, j'en ai encore la chair de poule. Ma galerie avait justement besoin de renouveau. Depuis des années, on s'attend à voir des toiles ; je sers donc des toiles. Tantôt du figuratif, tantôt de l'abstrait. Tantôt des noms connus, tantôt de nouveaux. Pour les premiers, souvent du réchauffé ; pour les autres, souvent de pâles imitations qu'on dit prometteuses. Tout le monde est satisfait, c'est la routine de la plupart des galeries. Et peu à peu, sans même s'en rendre compte, on perd l'élément de surprise... Tu vois, c'est la deuxième vie d'Artemisia...

Héloïse est heureuse de voir Carmen tout à coup transportée, exubérante. Croire profondément à ce qu'elle fait. Il ne manque qu'une robe extravagante, une de ses créations dernier cri, pour se sentir replonger presque dix ans en arrière...

.....

La galerie est bondée. Vêtue d'une robe moulante bleue poudre, Carmen se faufile entre habitués et nouveaux venus. Une traînée de lavande la suit. Ce soir, l'artiste n'est pas là. Elle ne parlera pourtant pas d'elle. Jamais. Que des tableaux. Bien connaître l'art. User de psychologie. Elle sait ce qu'il faut faire.

Le charme de Carmen est irrésistible. Tous, sans exception, le remarquent. Tour à tour, on plonge le regard dans les tableaux et dans les yeux bleus. Carmen voit des gens heureux, ça lui suffit. Ses tableaux vont se vendre, ses clients reviennent toujours. Autour d'elle, encore une fois, la vie. L'animation monte. Discussions. Prises de bec modérées. Rires. Amitiés nouvelles. Amours naissantes.

Pendant ce temps, Héloïse étudie chaque toile attentivement. Pour elle, le silence s'impose. Aucun détail ne doit lui échapper. Des heures à se

concentrer. Demain, elle aura seize ans. Carmen lui offre le tableau qu'elle préférera, n'importe lequel.

Tous sont avertis : « Le premier choix revient à ma fille. C'est son anniversaire. Alors quand votre décision sera prise, restez discret si vous ne voulez pas vous faire voler votre tableau... » Carmen est heureuse de voir Héloïse, l'air vainqueur mais discret, se laisser aimer. Tous ces regards qui considèrent sa fille avec respect.

.....

Comme un cheval échappé, Carmen poursuit d'un souffle infatigable. Cinquante années qui, tout à coup, ne comptent plus. Enfant, Héloïse, la discrète Héloïse, souhaitait avoir la fougue de Carmen. Faire entendre la puissance insoumise de son hennissement. Autour d'elle, dans une galerie, voir des yeux éblouis suivre attentivement sa crinière emportée.

Elle a finalement connu cette ardeur indomptable. Toutes ces histoires qu'elle s'est racontées... Au fer rouge, elle a fini marquée. En y repensant, maintenant, elle rit.

- Tu te moques de moi. Bon je me tais. Dis-moi enfin ce que tu penses de ces photos. Je t'écoute.

- Il me semble que tu as tout dit. Qu'est-ce que je pourrais ajouter? Ça y est. J'allais oublier quelque chose de très important. Je ne t'ai pas montré ma préférée. Mon anniversaire approche tu sais, bientôt vingt-six ans.

- Oui... dans six mois, riposte Carmen amusée.

- D'accord. Je ne te fais pas languir plus longtemps, même si tu es déjà certaine de ton coup. J'avoue que c'est impressionnant. J'ignorais qu'une poignée de porte pouvait être si fascinante. Agrandies de la sorte, la plupart des photos ont beaucoup d'impact. Chaque porte semble avoir son histoire, on a envie d'y toucher pour en saisir l'essence. Et on voudrait toutes les pousser pour voir ce qui se cache derrière.

- Alors là! Je t'arrête tout de suite. On dirait que tu as lu Francis Ponge avant de venir ici.

- Francis Ponge?

- Oui! Suis-moi. Je vais te faire lire un de ses poèmes que m'a laissé Jérémie.

Curieuse, Héloïse ne se fait pas prier. Elle en fait la lecture à voix haute :



- « LES PLAISIRS DE LA PORTE

Les rois ne touchent pas aux portes .

Ils ne connaissent pas ce bonheur : pousser devant soi avec douceur ou rudesse l'un de ces grands panneaux familiers, se retourner vers lui pour le remettre en place,  
- tenir dans ses bras une porte.

... Le bonheur d'empoigner au ventre par son noeud de porcelaine l'un de ces hauts obstacles d'une pièce ; ce corps à corps rapide par lequel un instant la marche retenue, l'œil s'ouvre et le corps tout entier s'accommode à son nouvel appartement.

D'une main amicale il la retient encore, avant de la repousser décidément et s'enclore, - ce dont le déclic du ressort puissant mais bien huilé agréablement l'assure. »

Jérémie est arrivé, trop discrètement pour qu'on le remarque. Appuyé contre le châssis de la porte d'entrée, il écoute encore plus que Carmen. Rare vertu que d'entendre ainsi. Aux vers qu'il a déjà lus des dizaines de fois, il revient volontiers. L'interprétation et la voix, nouvelles, font danser les mots autrement. À son oreille, tout se métamorphose en musique.

Les premiers mots s'élèvent lentement. Doux soupir. Le prélude achevé, l'intensité croit. Le rythme, soutenu, colle aux phrases. Chaque syllabe prononcée s'ajoute en nuance. La bouche vermeille ranime les mots comme si elle avait appris chaque note par cœur avant de jouer. Elle les fait sortir facilement. Ils déferlent dans l'air vierge. Telles les cordes sous un archet, le poème vibre. Avec la puissance maîtrisée du violoncelle des suites de Bach, la voix d'Héloïse le tient tout entier...

- Lu ainsi, c'est le recueil au complet qu'on a envie de tenir entre ses mains et de poursuivre, en se laissant bercer, jusqu'à la fin. Finalement, je ne sais pas si ce poème a sa place près de mes photos. Il va me voler la vedette.

Héloïse, la prunelle obscure, se retourne farouchement. Qui est là? Sur son chemin privé, quel homme cherche à passer? Devant elle, l'oeil calme de Jérémie attend. Honteuse d'avoir parlé la première et trop longtemps, elle se tait. Le trouble. Pantelante, Héloïse se sent lamentable et veut s'en aller. Pour fuir, rapidement, les mots reviennent.

- Je dois partir. Je devrais être au bureau depuis quinze minutes. Mais je repasse ce soir Carmen, c'est promis.

- Ça va, tu n'as pas à t'expliquer. Essaie d'être là avant vingt heures. À ce soir!

Âpre malaise. Désir vif d'y échapper. L'air de se dire « Au secours! », les bras d'Héloïse fouettent l'air. Pourtant, à peine posés sur la lourde porte en bois devant laquelle se trouvait Jérémie quelques secondes plus tôt, ils sont vite arrêtés. Par-dessus les longs doigts, Carmen appuie sa paume délicate.

- Eh! on ne m'embrasse plus avant de partir?

Baiser furtif. Quelques secondes à peine. Deux joues de femme se frôlent. Des lèvres posées entre la bouche et l'oreille racontent une longue histoire, la résumant en un geste. Jérémie sait, autant qu'écouter, regarder. Il pense à une photo, à son appareil qu'il devrait toujours avoir au cou. Quelques secondes plus tard : une main nue sur l'épaule, sur la porte. Disparue.

Disparue à la première intersection, Héloïse ralentit le pas. Le travail va attendre. Son cœur n'est toujours pas tranquille : la peur de s'être livrée. Pourquoi l'a-t-il écoutée ainsi jusqu'à la fin? Personne n'a le droit. On s'excuse. On tousse. On se présente. Et s'il était arrivé bien avant la lecture du poème? S'il avait vu ses larmes couler sur l'épaule de Carmen?

Sur le trottoir, à l'ombre d'une rangée de chênes, Héloïse fait un pas de côté. Deux enfants, heureux que ce soit la dernière journée de classe, la dépassent. À voix haute, ils font des projets. L'un part à la plage demain. L'autre s'en va chez ses grands-parents le soir même. Derrière, un troisième suit en silence; pour lui, les vacances se passeront à l'école.

Héloïse revoit ses petits souliers rouges et les souliers noirs à côté. En septembre, les talons plats de Laura ; en juin, les talons hauts de Carmen. Et ceux de Lucien? Avait-il des souliers noirs ce matin-là, elle ne sait plus...

.....

Tous les jours, depuis la mort de Laura, Héloïse fait un détour. À dix ans et demi, elle espère encore. Ce matin, la veille de la St-Jean, devant sa vraie maison, son vrai père est enfin là. Juste à côté de la pancarte « à vendre », il discute avec des gens. Sans réfléchir, Héloïse accourt.

Lucien et l'agent immobilier tentent de dissuader un jeune couple. Encore cette histoire de maison hantée ! Décidément les gens sont trop stupides.

- Ce n'est pas une maison abandonnée. Je vis ailleurs, c'est tout. Vous devriez saisir la bonne affaire...

- Papa! Je suis la première de ma classe, je vais avoir un certificat. Les parents sont tous invités à quatre heures pour la remise des bulletins.

Lucien se retourne : son passé. En face, la mer se rue. Elle arrive, elle arrive. Son corps, taillé dans le roc, se dresse. Ne pas céder. Résister à la pitié. Il ne veut pas être père. Les vagues vont se briser sur lui. Une fois. Une fois pour toutes.

- Héloïse. Je suis désolé. Tu ne peux pas rester ici. Je t'ai expliqué à l'enterrement. On a chacun nos vies maintenant. Toi, avec Carmen qui t'a adoptée; moi, avec Julie, ma femme. Il ne reste qu'à vendre la maison. L'argent sera à toi, Carmen est au courant. Elle mettra tout ça de côté pour tes études.

Héloïse, immobile, écoute. Elle avait un vrai père. Elle en est sûre. Où est-il? Elle ferme les poings très fort, mord sa lèvre inférieure. Elle a honte, elle doit partir. Elle va marcher. Contre le vent, les larmes sèchent. Personne ne saura, même pas Carmen.

Que peut-elle faire d'autre devant ces regards qui attendent? Rester. Supplier. Implorer son père de l'aimer. Donner ses yeux mouillés en spectacle. Non! Derrière elle, tout s'effacera. C'est un matin comme les autres, elle ira à l'école, s'appliquera et sera heureuse.

.....

## CHAPITRE IV

Héloïse retire sa main de la poignée. Elle ne peut plus fuir : elle est mère. Quelques pas en arrière. Il faut rester dans la maison de son enfance. Ses deux mains grandes ouvertes, sur la vitre, s'arrêtent. Une mince couche de givre fond. La lune, entière, s'offre à l'œil rivé au ciel. Toujours, Héloïse sera là pour Gabrielle. Carmen, ne l'a jamais abandonnée, elle, jamais.

Une promesse. À elle-même. À Carmen. À Laura. L'image de Marianne lui revient. La bouche crispée et silencieuse de sa grand-mère. La photo, sous les éclats de vitre, au salon. La tristesse de Laura. Le corps de sa mère, tendre et beau, qu'elle avait senti délivré après le départ de son père.

Fillette, fille, femme : Laura s'était tout fait voler. Le premier baiser, la virginité, l'idéal amoureux. Même douces, les mains de Lucien avaient dû la dégoûter. Chaque relation sexuelle avait dû être un cauchemar. Les pleurs qu'elle entendait la nuit... Héloïse aurait dû savoir.

Et sous les autres photos? Son cœur bat trop vite, il va céder. Le passé est si menaçant. Que cache-t-il? Elle doit descendre. Sa mère l'appelle.

Derrière elle : la fenêtre gelée gardée par deux mains invisibles. Héloïse revient vers Gabrielle. Elle écoutera toujours le mystère des songes de l'enfant. La bouche qui a juré se pose sur le front. Pluie d'étoiles parfumées. L'enfant, en rêves, sourit. Les lèvres d'Héloïse brûlent comme à leur premier baiser...

.....

Héloïse est si jeune : dix-sept ans. Dans l'atelier, les yeux de Michel, encore plus verts que ceux de Laura, l'étudiant. Héloïse dévoile son corps qu'elle sait bien fait. Sous la longue chevelure d'ébène, le visage est beau et comblé. Le goût du vin, la vue des toiles autour, l'odeur de l'huile. Les sens d'Héloïse s'emporent. Ivre, son corps neuf frémit. Aujourd'hui, il demande plus qu'un regard.

Le modèle, après avoir posé pendant des semaines, appelle les caresses. Le pinceau tombe. Des lèvres s'effleurent, se goûtent, s'ouvrent. Deux langues s'engouffrent, se cherchent, se perdent. Les mains sûres apprivoisent le corps qui s'offre. Elles sentent le bassin qui s'enflamme. Entre les cuisses, les doigts larges s'attardent. De la bouche d'Héloïse, ils arrachent un profond soupir.

Le peintre maintenant dénudé revient contre la chair heureuse. Le torse s'étale sur les seins durcis. Musc et lavande se confondent. Le corps chaud de l'homme se glisse entre les jambes lisses. Avec fièvre, il se promène. Héloïse se livre, le dos fort et superbe entre les mains. Douleur? Plaisir ? Triomphalement, le modèle sent le peintre jouir.

Avec Michel, elle va partir. Il sera célèbre. Elle aussi puisqu'elle sera son modèle. Un jour, Carmen s'en mordra les doigts de ne pas avoir cru en son talent. « Tu es mineure Héloïse. Lui, il a plus de trente ans. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée que tu poses pour lui...»

Son cœur va sortir de sa poitrine. Elle aime! Elle tient sa vengeance. Que Carmen ouvre les yeux! Héloïse n'est plus cette petite vierge innocente qui la suivait pas à pas dans la galerie comme une ombre. Elle est devenue la muse et le modèle de Michel. Désormais, elle ne dépend plus de Carmen. Mais pour combien de temps...

Quelques mois, si longs... Héloïse ouvre enfin la portière de sa vieille Datsun. Des sueurs froides traversent son épais chandail de laine. Son corps qui ne dort pas depuis deux nuits tremble terriblement. Trois jours que Michel est parti avec Karine. Émilie, Sophie, Joanick... Des noms se bousculent dans sa tête. « Laisse-moi tranquille avec ces filles. Elles ne



sont que des modèles. Mon cœur n'appartient qu'à toi. Je reviens toujours. C'est ce qui compte.»

Cette fois, Michel ne reviendra pas. Délaissée comme sa mère. Non! C'est elle qui part. Elle qui ne reviendra pas. À son retour, Michel ne la trouvera pas et il sera malheureux. L'histoire va mal finir pour lui. Pour lui seul. Parce que Michel va revenir. Sûrement! Peut-être...

Ses idées se brouillent. Trop d'heures passées à poser, trop d'heures à attendre, trop d'heures à se cacher la vérité. Sa main nue enfonce la clé dans le démarreur. Elle ne sait pas encore où aller. Il fait si froid! Il y a tant neigé! Elle doit pourtant partir. La voiture d'Héloïse avance péniblement.

Devant elle, sous la neige souillée, des pointillés blancs défilent. Des lettres jamais ouvertes. Carmen! Pour revenir, Héloïse attendait le succès. La tête haute, elle lui aurait dit : « J'avais raison. » Sur sa peau, la laine moite colle désagréablement. Son corps brûle et gèle. Ses mains se crispent au volant pour ne pas trembler. Héloïse pleure. Michel est parti.

La neige est collante, ses bottes, lourdes. La galerie est bondée, mais elle ne peut pas reculer. Transie, Héloïse tire à deux mains sur la porte.

Son corps, aux os broyés par l'attente, s'est affaibli. Ses pas, humides, se meuvent maladroitement sur le sol. Ils cherchent Carmen.

Des regards, entre les toiles aux couleurs agressives, considèrent la jeune fille froidement. C'est un grand vernissage. Le gardien de sécurité est réceptif au problème. En expliquant à Héroïse la situation, il l'éconduit poliment. Sa main gauche ouvre la lourde porte en bois. Mais Héroïse ne veut pas partir, pas maintenant... plus jamais :

- Carmen! C'est moi.

Carmen se retourne. Son maquillage est sobre. Ses traits tirés. Un courant froid lui glace les veines. Le sol se dérobe, emporte les gens autour. Elle n'aperçoit que sa fille qui marche, qui revient enfin. Les doigts du gardien s'ouvrent. La porte se referme. Carmen a parlé :

- Héroïse!

.....

Héroïse, encore au bureau, sait que Carmen l'attend. Elle est en retard pour l'exposition de photos de Jérémie Bastien. Il est plus de vingt heures. Elle a travaillé toute la journée. Maintenant elle peut partir : il ne lui reste, de tous ces trottoirs où elle s'est attardée, qu'un battement irrégulier à sa tempe. Elle a merveilleusement dépaysé son cœur qui a

tressailli sous le regard de Jérémie. Du monde, des visages... Elle a serré des mains qu'elle ne connaissait pas. À la façon dont les doigts appuyaient franchement dans sa paume : on était satisfait... encore ! Comblé des étrangers est si facile... Michel doit ignorer à quel point elle lui doit sa carrière. Toute cette ardeur avec laquelle elle s'était mise à l'étude pour éloigner l'image de son peintre... Elle devrait enlever ses diplômes, afficher des photos de son premier amour...

Héloïse vient à peine de pousser la porte de la galerie que Carmen s'éloigne de son client, d'une photo qu'il est sur le point d'acheter. Elle vient vers elle à reculons, souriante, parlant d'Héloïse à l'inconnu : « C'est ma fille. Héloïse. Une excellente graphiste! La meilleure... »

- Tu es partie si vite ce midi! Tu travailles trop Héloïse. Tu devrais sortir.
- Tu n'as qu'à m'inviter ailleurs qu'à la galerie. Tu finis toujours par me faire travailler quand je viens ici.
- Je n'y suis pour rien. Les habitués me parlent encore de toi petite, ils se fiaient à ton jugement à l'époque, alors imagine maintenant...

De loin, la nuque penchée d'Héloïse, sous quelques mèches échappées, se détache du chemisier blanc. Sur cette beauté, où la lumière d'une lampe qui perce l'obscurité du soir naissant vient se répandre, Jérémie attarderait bien sa bouche. Il goûterait la touchante

blancheur de la peau, s'enivrerait de son parfum de fruits frais. Ses lèvres entrouvertes reviendraient ainsi, longtemps, sans jamais se poser complètement.

Ses mains, pour savourer encore ce délice, embrasseraient la chevelure d'ébène jusqu'à la libérer. Ses yeux avant de se fermer regarderaient les flots ondoyants descendre et inonder les fines épaules. Et toute sa tête plongerait, s'envelopperait de cette ombre soyeuse. Sa pensée, absorbée par l'odorante chaleur, s'arrêterait. Il n'y aurait alors qu'une voix pour s'élever sans rompre ce doux silence...

Derrière, tout à coup, le piano de Satie, lent et éthéré, viendrait accompagner leur long soupir. Entre les mots murmurés par la bouche féminine, comme un voile transparent, les notes s'immisceraient. Tous ces sons finiraient confondus, indissociables. De nouveaux accords secrets. Pour lui seul, pour Jérémie, les paroles existeraient, retentiraient, veilleraient sur sa solitude. Ainsi, dès qu'il entendrait la première gymnopédie, chaque fois, elles ressurgiraient.

- Monsieur Bastien. Hum, hum! Monsieur Bastien.

Alourdie par le poids des années, une main frêle tapote maladroitement l'épaule de Jérémie. Les doigts déformés par l'arthrite appellent

timidement l'œil fixe du photographe. Le corps élancé de l'homme, pour s'exiler de son rêve, se penche. La nuque délicate et les cheveux noirs s'éclipsent; la voix et la musique s'évaporent. Vers Jérémie, une toute petite dame lève la tête et attend pour parler. La lumière frappe son front. Trois sillons profonds, bijou du temps, couronnent sa tête.

- Oui! Je vous demande pardon.

- Je voulais seulement vous féliciter Monsieur Bastien. Ce sont de belles photos. J'ai plutôt l'habitude des toiles, mais ce que vous faites me plaît. Je me présente : Madame Savoie. J'étais une amie de Mme Roy, la mère de Carmen. On s'est connues au foyer. La pauvre femme... Elle est morte il y a près de huit ans.

- Je suis désolé.

- Non! Il ne faut pas. Elle est morte dans son lit, tout naturellement... Après les heures de folie qu'elle avait connues, c'était une bénédiction. Pauvre Carmen. À l'époque, en plus de porter le deuil de sa mère, elle pleurait le départ d'Héloïse...

La vieille, un peu bavarde, a un bon visage. Témoin immortel, son œil brûle encore de toutes les misères qu'il a vues. Plus d'une fois, on a dû, retenant son souffle, être suspendu à ses lèvres. Jérémie se laisse prendre au jeu : silencieux, il attend la suite. Replongée dans le passé,

sentant l'oreille attentive, Madame Savoie poursuit. La main ridée sur l'avant-bras de Jérémie annonce d'autres confidences.

- Avant de mourir, Madame Roy se sentait si coupable de ne pas avoir consenti vingt ans plus tôt au mariage de sa fille ...

- 
- Carmen, tu n'as que dix-huit ans et tous les garçons sont amoureux de toi. Tu ne pourrais pas marier quelqu'un de respectable. Oublies-tu que ton père est médecin? Notre unique enfant nous faire ça! J'espère que tu te rends compte au moins? D'abord tu décides de devenir sage-femme et maintenant tu veux épouser un marchand de tableaux! Même pas un vrai peintre! C'est comme Marianne Juvet, que tu veux finir : dans la honte? Je savais qu'un jour cette amitié avec Laura, une famille de pauvres, tournerait mal. Moi je suis une femme droite et fière : j'ai reçu une bonne éducation. Comme toi, mais bon... Si cet homme est plus important que ta mère, pars. Mais ne reviens pas. Jamais! Tu entends : jamais!

---

Carmen cherche sa mère : chambre 304. Sa main fébrile longe le blanc jauni des murs. Que des numéros qui défilent! Aucun nom sous ses

empreintes qui se traînent. Qu'espèrent trouver ses tempes en feu après tant d'années? Hantée de rumeurs contradictoires, sa mémoire se rappelle une mère méprisante. Mais les souvenirs sont parfois si trompeurs...

Le pas de Carmen arrivé au seuil de la porte s'arrête, hésite. Madame Savoie a tellement insisté : « Je sais qu'elle t'en a voulu toute sa vie pour ton mariage; mais tu dois lui pardonner. La pauvre est en train de perdre la tête... » Derrière la porte 304, quelle mère a survécu? Celle qui a tout donné avant le mariage? Celle qui a tout repris après? Une infirmière, le pas rapide, approche. Carmen recule, la laisse passer.

Par la porte entrebâillée, une voix rauque et brisée s'échappe. Des lèvres ridées sortent des souvenirs confus qui se déchainent sur la nouvelle venue. Patient, une jeune fille vêtue de blanc écoute. Déliée plus que l'esprit, la langue de la vieille mère, dans sa peine, s'affole.

- Ma fille est morte avec son mari dans un accident de voiture. C'est pour ça qu'elle n'est jamais revenue me voir. Jamais. Comme je l'avais souhaité. C'est de ma faute. Tout ce qui est arrivé est de ma faute. Si elle était revenue, je lui aurais tout pardonné. Mais ma fille est morte en voiture, avec son mari. Ils s'aimaient beaucoup. Ils s'aimaient vraiment. Pour me consoler madame Savoie me dit toujours que ma fille n'est pas

morte, qu'elle a repris la galerie. Un jour elle m'a montré une photo d'une femme avec une jeune fille : elle voulait me faire croire que c'était Carmen et l'enfant, une petite fille qu'elle avait adoptée. Madame Savoie s'évertue toujours à m'inventer quelque chose de nouveau. La pauvre, vous devriez aller la voir. Ça ne tourne plus très rond dans sa tête. Je crois qu'elle n'arrive pas à accepter que Carmen soit morte en voiture avec son mari. Parce que Carmen est morte en voiture avec son mari... Je ne me rappelle plus si je vous l'avais dit... Le bleu, Carmen adorait le bleu. C'était sa couleur préférée. Vous auriez dû la voir, la plus belle petite fille du quartier. Comme je l'aimais. Tout est de ma faute.

- Vous aimiez beaucoup votre fille?

- Bien sûr! Mais elle est morte en voiture avec son mari... Il faut parler à Madame Savoie et aussi à Madame St-Georges. Dites-leur d'arrêter de me raconter toutes ces histoires. J'ai mal à la tête, très mal....

Le dos meurtri contre le mur, l'œil trouble, les mâchoires serrées, Carmen étouffe une plainte. Désarmante folie. Cruel et doux repentir. L'enfant en elle voudrait paraître et montrer que dans ses veines le sang coule à flots. Mais on ne déterre pas les morts...

Et Héloïse! Si elle passe à la maison et qu'elle trouve la porte fermée?

Les mains de Carmen sortent d'un passé trop profond, fouillent autour.



Sortir! Une faible lueur, dehors, palpite. Le numéro 304 s'éloigne, disparaît derrière elle à jamais. Héloïse est peut-être revenue. Carmen veut être là pour l'accueillir.

.....

- Pauvre Monsieur Bastien. Je dois vous ennuyer avec toutes mes histoires.

Madame Savoie vient d'apercevoir la fille de Madame Roy qui approche fièrement accompagnée d'Héloïse. Le front de Carmen, rebaptisé au matin, porte le nom de mère comme le plus grand des noms propres . Dans le regard de Jérémie, la Mère, en présentant sa fille, se mire et frissonne de se voir exister.

- Madame Savoie, c'est gentil d'être passée. Je crois que vous avez eu le temps de faire connaissance avec Jérémie.

- Bien sûr, je le félicitais justement pour son bon travail.

- Jérémie, je vous présente ma fille Héloïse. Ce soir, elle m'a promis de ne pas nous quitter pour le travail...

- Enchanté!

Pourquoi la main de Jérémie à l'approche des longs doigts fins tremble-t-elle? Que craint-il? De quoi peut-il être coupable? D'avoir été témoin, impuissant, de cœurs souffrants ? Qu'on devine, en touchant sa paume, de faibles battements qui ne lui appartiennent pas? Trop tard. Cette main ne l'a-t-il pas plus tôt désirée? Elle arrive. Elle arrive.

.....

## CHAPITRE V

La main d'Héloïse avance jusqu'à la fenêtre, s'arrête entre les deux empreintes dégoulinantes. Que la nuit est noire! Héloïse, lasse d'avoir trop juré d'aimer sa fille toujours, lève la tête. A-t-elle commis un crime pour se défendre ainsi devant Gabrielle? Sa lèvre amoureuse et inquiète s'adresse à la lune. La vérité lui fait peur.

Tout était trop comme elle l'avait désiré? « La chance est effrayante. » Carmen l'avait prévenue.

Avant de partir, Héloïse entendait souvent le rire de Jérémie qui emplissait la maison. Près de Gabrielle, qu'il couvrait de baisers, Jérémie était heureux. Il n'avait plus envie de ces contrats à l'étranger. Dans cet écho de joie, le cœur de la mère, seul et jaloux, se serrait. Son ventre vide se contractait et ses mains tremblaient.

Gabrielle ne lui appartenait plus. Trop tendre, trop présent, Jérémie allait lui voler l'amour de sa vie : son enfant. L'envie de haïr le père de sa fille l'effrayait. Son être, torturé tout le jour par les sourires de l'homme, frissonnait la nuit. Le cœur écorché d'Héloïse était terrorisé. Toutes ces horribles pensées qu'elle ne pouvait assassiner. Prisonnière

de ses cauchemars. Comment avouer sa crainte? Personne ne lui avait appris la famille...

Jérémie ne resterait pas. Elle devait partir avant lui. S'éloigner. Éloigner sa fille de l'amour paternel. ... Délaissées? Non. Jamais. Pas elles. Héloïse ferait ce qu'elle aurait dû faire dès le départ...

.....

C'est leur premier rendez-vous... Jérémie promène ses yeux noirs, d'une étonnante clarté, sur Héloïse. Il se plaît, attentif à chaque geste, à tenter de percer un secret qu'on ne lui aurait pas révélé la veille à la galerie. Si le passé devant lui existait encore et se mettait à crépiter... Dans quelles circonstances Héloïse a-t-elle été adoptée? Pourquoi, pour qui ce départ qui a tant affligé Carmen?

Mais dérouté par Héloïse, ses questions deviennent de moins en moins pressantes : la cigarette, qu'il déteste, a aujourd'hui un charme fou. Les doigts fins, avec une grâce visiblement involontaire, enfument l'air. La main blanche de la femme qui va de la tempe aux lèvres semble si douce. Des volutes, légères, s'élèvent devant les yeux noirs fuyants.

Elles sortent de la bouche charnue comme des mots d'amour qu'on déguste et qu'on étire.

Ému, Jérémie accepte que le mystère flotte. Qu'importe! Héloïse et lui, pour la première fois, sont ensemble. Il s'entend soudain dire, comme une dernière volonté, qu'il aimerait qu'elle chante pour lui, un jour, du Barbara. Puis, il lui parle de la chanteuse longtemps : une voix si vibrante, des mains gracieuses et expressives, des yeux et des cheveux d'un noir...

Héloïse sourit, oublie le menu qui attend sous son coude et toute la pudeur dont elle a l'habitude de s'encombrer. Son tour vient. Elle raconte que petite, ses parents l'appelaient « corbeau » et que maintenant on va lui demander de chanter « l'aigle noir »... En face, Jérémie rectifie pour un autre titre de la célèbre chanteuse : « Dis, quand reviendras-tu ? »

Le désir imprègne silencieusement les propos qui bourdonnent. Il gravite autour de chaque pensée. Il fait sa ronde près des corps qui s'inclinent. Il brille dans les yeux noirs ravis de Jérémie et d'Héloïse. Sur le seuil d'une porte, en mots échangés à voix basse après un baiser alangui sur une joue, il est remis à plus tard. Et dans les poitrines gonflées, il part heureux : il n'en est qu'à ses débuts...

Le lendemain, mieux, plus fort, plus tard, Héroïse travaille. Elle a vingt-cinq ans : l'avenir devant elle. On lui a confié un grand projet. Des gens qu'elle ne connaît pas lui diront que tout est parfait. Tranquille, ce soir, elle rentrera chez elle, sera heureuse. Elle oubliera cette soirée au restaurant, une parmi tant d'autres. Elle oubliera aussi Jérémie, l'exposition, les photos. Il n'est pas trop tard.

Des ombres insoutenables reviennent. Les éloigner toutes. Son père... Michel... L'amour qui s'installe peu à peu. L'amour qui part tout à coup. Héroïse ne veut plus du lit défait par le sommeil qui ne vient pas. Héroïse ne supporterait pas de sentir encore l'ombre d'un corps qui suce, la nuit, à même le cœur, tout son sang. Il ne faut pas revoir Jérémie, il ne faut plus aimer : ça va mal finir.

Ses mains tendues s'accrochent au clavier de son ordinateur et louent les heures qui passent d'épuiser son désir. Son corps trempé de formol par l'endormante passion du cerveau oublie la vie, trop risquée, qui coule dans ses veines. La monotonie du bureau exerce son doux et miraculeux engourdissement habituel. Les mâchoires serrées, la lèvre inférieure entre ses dents blanches et droites, Héroïse travaille. Et pourtant...

.....

Quatre ans que Jérémie aime Héroïse. Le champagne coule entre les seins. Jérémie, muet, l'œil rempli de désir, apaise sa soif à même le corps de la femme. Fasciné par le ventre encore plat où germe une vie nouvelle, il boit à pleine bouche. À la grossesse que vient de lui annoncer Héroïse! Sensuelles et amoureuses, en cet unique moment, ses lèvres se recueillent et enveloppent dans un long parcours les courbes vivantes qu'il quittera encore, à regret, dans quelques jours.

Il pensait célébrer son nouveau contrat... Son corps nu, fatigué de partir, se ferme lentement sur la femme et l'enfant. Des photos d'Héroïse tapissent les murs. Des regards pensifs. Des yeux d'un noir si profond... Son Héroïse, sa mystérieuse et belle Héroïse qu'il doit encore laisser. Sa silencieuse et triste Héroïse qui va encore se torturer... Va-t-elle comprendre un jour combien il l'aime?

Héroïse tait sa peine, tait sa peur. Jérémie ne peut laisser passer l'occasion. Il ne saurait espérer mieux. Mais elle ne veut plus du meilleur photographe, du meilleur peintre... Que veut-elle?

Deux nuits que Jérémie est parti. Héloïse, plongée dans la solitude, n'arrive pas à dormir. Au-dessus du ventre plus dur, sous ses seins légèrement gonflés, son cœur en crise craint l'abandon. Si à son retour Jérémie n'avait plus envie d'elle ni de l'enfant qu'elle porte. Si Jérémie ne revenait jamais : comblé par l'objectif de son appareil photo, assouvi par des images du bout monde. Que ferait-elle seule avec un enfant? ... Il y aurait Carmen. Il y aura toujours Carmen.

Le téléphone sonne : sûrement un appel de la Grèce. Non. Une voix, hésitante, inconnue, s'élève. Des mots, qu'on n'ose prononcer, s'enchaînent lentement. La voix dans l'oreille d'Héloïse, à force de se vouloir rassurante, se trouble. Toute contenance avorte. Les derniers sons trahissent l'émotion. Ils sortent en un cruel chaos : un accident d'auto... très grave... une femme est morte... Le sol se dérobe, tout tourne, si vite...

Une morgue, un tiroir, un cadavre. Héloïse, les yeux grand ouverts, un fœtus accroché en ses flancs, entre quatre murs trop blancs, reconnaît Carmen. Aucun mot ne sort pourtant de sa bouche. Ses sourcils se rapprochent. Elle cherche dans les traits défigurés une inconnue. N'importe qui. Pas Carmen. La mort ne peut frapper encore, pas maintenant, pas sa mère. Héloïse attend un enfant : Carmen ne l'aura jamais su!



- C'est bien elle.
- Je suis désolé. On m'a dit que vous étiez enceinte, vous n'auriez pas dû venir ici seule. Vous voulez peut-être que j'appelle votre conjoint ?
- Il est parti hier. Je crois même qu'il est parti pour de bon.
- Eh... Vous êtes certaine que vous ne voulez pas vous asseoir...
- Non.
- Je vous raccompagne jusqu'à la sortie alors.

Héloïse avance, s'interdit de pleurer. Laura, Carmen... et elle... Quel destin lui est réservé? La beauté du monde jusque dans ses tripes s'estompe. Pourquoi vouloir être mère? Ce n'est pas le moment. Neuf mois et après? Elle suit l'homme, un inconnu, sans entendre l'écho de ses propres pas. Il lui semble déjà, à son tour, aller vers la mort. Ses jambes pourrissent : elles sont si lourdes et si molles. Entre les murs blancs : le noir. De tout son long, le corps d'Héloïse va tomber. Une main d'homme, juste à temps, l'attrape.

.....

Jérémie baisse les bras, range son appareil photo. Le soleil légèrement voilé qui lui brûle la peau, au-dessus, à gauche, est le même qu'ailleurs. La Grèce avec ses ruines ne l'a pas inspiré comme il l'avait espéré. Il

est là depuis trop longtemps : les lourds massifs du Pinde et de l'Olympe, les plaines de Thrace et de Macédoine, même la Crète et la mer Méditerranée n'ont pas exercé la magie attendue.

Devant lui, les colonnes du Parthénon se tiennent, ridicules, au-dessus d'une Athènes trop différente de celle de Socrate. Jérémie ne demande qu'à s'éloigner de l'Acropole fourmillante de touristes. On ne réinvente pas des lieux aussi connus. Qu'attendait la revue Univers en l'envoyant ici? Et lui, qu'espérait-il en acceptant de venir aussi loin? Héloïse qui pleure depuis des mois, seule, la mort de Carmen. Quelques jours après son départ, pourquoi? Il aurait dû revenir...

Il aurait fait du visage d'Héloïse, de son ventre qui a dû tellement grossir de bien meilleures photos. Sous le halo du ciel, le cœur de Jérémie s'épouvante. Ses ambitions d'explorer le monde, de devenir un photographe reconnu, auraient-elles cessé de danser dans son ventre?

Tous ces visages nouveaux, tous ces décors exotiques... Tous ces pays qu'il a voulu faire sien en tentant d'en saisir l'ombre et la lumière sur papier glacé... Tout ce vaste monde qu'il a toujours espéré parcourir de fond en comble avant sa mort... Tout ce qu'il a chéri et adoré pendant plus de dix ans ne l'a peut-être qu'éloigné de la vérité de sa propre vie.

Son nom, au bas d'une des pages de la plus grande revue géographique, plaqué sur un monde étranger, lui semble tout à coup dérisoire. Être partout et nulle part à la fois. « Je connais le monde dans ses moindres recoins; et celle que j'aime? »

Ce matin, c'est Héroïse qu'il cherche, Héroïse qui sera bientôt mère. Ce matin, il voudrait la voir, l'entendre, la sentir, la toucher, la goûter... Mais vague et lointaine, l'image d'Héroïse se refuse à lui. Parmi ces gens engourdis assoiffés d'ailleurs, seule son ombre, petite, à ses pieds, semble exister.

.....

Jérémie est de retour. Il reçoit le corps de la femme sans armure. Un retour de voyage déchirant : la mort de Carmen qui flotte, l'enfant sur le point de naître... Sa main caresse le ventre rond sous le visage en pleurs...

Il lui semble avoir passé un siècle en Grèce à se battre contre Héroïse aujourd'hui si douce. Entre chaque photo, entre chaque soupir, entre chaque appel outremer, il a mené une longue croisade afin de percer les mystères d'un cœur blessé.

Héloïse l'avait condamné pour avoir dit à voix haute ce qu'elle avait pensé tout bas : « Cet enfant ne se présente pas au bon moment... ». C'étaient là ses propres mots, malhabiles il est vrai, qu'il n'aurait jamais dû laisser échapper.

Car Héloïse en avait profité pour projeter sur lui toutes ses craintes. En une fraction de seconde, Jérémie était devenu Lucien et pire encore. La foudre accumulée de toute une vie s'était alors abattue sur lui. Héloïse de toutes ses forces avait tenté de chasser l'Homme, cet être ignoble, de sa pensée.

Mais Jérémie n'avait pas accepté l'injustice. On ne tue pas un homme parce qu'on en déteste un autre. On ne tue pas un homme sans l'avoir écouté jusqu'au bout. On ne tue pas un homme sans l'avoir connu. C'est seulement après des mois qu'il avait compris la peur d'Héloïse. Il avait pu fuir; Héloïse, elle, ne pouvait même pas y songer...

Jérémie et Héloïse sont envahis par la même peur. Des rires. Des larmes. La vérité c'est qu'ils tremblent à l'idée de s'aimer et d'avoir eu la folie de faire un enfant. Ils se sentent vivants des pieds à la racine des cheveux. Jérémie pose sa tête sur le ventre d'Héloïse.

La longue main blanche plonge dans la tignasse noire. Héloïse fait nager ses doigts dans les flots ondoyants et riches. Il lui semble n'être née que pour parcourir des eaux douces et infinies. Est-ce elle qui caresse Jérémie ou Jérémie qui caresse sa main? Plus que quelques jours et ils seront parents...

.....

Sous les doigts puissants et en détresse, la main de Jérémie va finir par se rompre. Pourtant, enchantée, elle reste au creux de la paume moite. En devenant mère, Héloïse, comme jamais, dans la nuit éternelle et sans retour, s'abandonne, se livre. Tandis que, hors d'elle, l'enfant serein, glisse lentement; craintif, tout le corps de la femme se tord, s'élève, retombe.

- Jérémie. J'ai peur. Je suis sans force. Je ne me rendrai jamais jusqu'à la fin. Je ne verrai jamais ma fille. Ma fille...

- Elle arrive. Elle arrive.

D'entre les voix, celle de Jérémie qui connaît le secret du silence, s'élève tout à coup. Que quelques mots, rassurants, qui retentissent en Héloïse. Avec eux, une paume acharnée s'offre, résiste aux ongles

d'Héloïse qui s'enfoncent. Prisonnière, la main de Jérémie accueille la douleur comme une délivrance.

Les traits affaiblis d'Héloïse, en se tournant vers Jérémie, se creusent. Jamais le visage, épouvanté, n'a été si beau, si touchant. Le corps de l'homme, humble, pour bercer le corps féminin fatigué et avec lui souffrir, se penche et soupire. La bouche en épousant le front voudrait d'un baiser chasser l'ombre et d'un mot faire naître l'enfant.

Héloïse, les yeux fermés, sent la vie dans sa chair. Sur son visage, un torrent ruisselle et des lèvres veillent. Son cœur, troublé, divague, visite une profonde forêt. Ses longs cheveux baignent, entre les arbres, sous la pluie.

Deux nymphes, ivres d'amour pour Héloïse, montent de la terre. Leurs visages aux traits délicats sont familiers. Leurs pieds nus avancent sur le sol couvert de mousse. Héloïse reconnaît Laura qui cède discrètement un flambeau à Carmen. Cette dernière, le visage inondé de lumière par la flamme qui s'agite, approche. Tout près. Si près. Elle s'arrête. Ses lèvres pâles s'ouvrent, sa main lui tend ce qu'elle vient à peine de recevoir : « Ton tour est venu. » Héloïse éprouve une profonde chaleur au ventre.

Que de larmes nues, brûlantes, foudroyantes versées par Héroïse sans pudeur! Tremblante, la main vierge de Jérémie les découvre, les reçoit. Quelle force tout à coup habite Héroïse pour se montrer si fragile? Qui est cette femme, devant lui, qui se dépouille, se délivre, se livre. Une enfant, à jamais, laisse déjà sa marque : avec elle, une mère et un père vont naître.

Jérémie pleure de sentir l'infini dans un espace si limité. S'il avait laissé cette auguste nuit lui échapper? S'il avait manqué Héroïse dans son plus grand moment de gloire? S'il n'avait pas été là pour attraper Gabrielle, si petite, plongeant tête première dans le monde?

.....

Tandis que le jour se lève, Héroïse retire ses mains de la vitre. Elle les ramène sur elle-même. Sans avoir répondu à ses questions, la lune s'est effacée. Pourquoi s'être infligée une nuit blanche? Pourquoi toujours épuiser son corps jusqu'à ne plus le sentir? Étourdie, Héroïse appuie le dos au châssis de la fenêtre. Sa respiration rompue, en ces lieux hérités de la culpabilité, semble ne plus lui appartenir. Quel est le message de son père, du spectre de son père?

Après l'avoir soigneusement exclue, après lui avoir refusé plus d'une fois son amour, voilà qu'il réapparaît, mort, et la ramène entre ces murs inhospitaliers qu'elle avait presque réussi à oublier. La honte de Lucien en héritage, une maison volée des mains de sa femme morte que ni lui ni personne n'a jamais convoitée. Pourquoi avoir accepté ce lieu misérable? Pour terrer sa misère?

Peut-être que son cœur en fugue, incapable de croire en Jérémie, ne méritait pas meilleure terre d'accueil que les vestiges d'un passé truffé de mensonges?

Les pleurs de Gabrielle s'emportent. Pourquoi s'imposent-ils tout à coup si fortement? Ils ne demandent sûrement qu'à répéter l'aventure singulière : posséder le tendre sein maternel. Mystérieuse satisfaction charnelle qui ensorcelle l'âme du nouveau-né depuis son premier jour dans le monde. L'enfant n'a pas trouvé encore plus grand plaisir.

Les lèvres de Gabrielle n'aspirent pourtant, par l'ardeur des cris qu'elles laissent sortir, à aucune félicité. C'est la peur qu'elles racontent. La vraie peur : l'image de la mère qui semble s'estomper. L'enfant ne comprend pas, mais ses craintes disent vrai. Héloïse est allée si loin cette nuit...



Dehors, il fait clair. Héloïse s'écarte de la fenêtre en tanguant. L'air est tellement rare ici. La poussière prend à la gorge. Dans la pièce exiguë, tout autour d'elle : l'absence de Jérémie pèse. Cette maison appartient au passé. Qu'est-ce qui retient Héloïse?

Le cœur est-il repu? La mémoire a tant fouillé pour lui. Deux yeux noirs disparaissent, se reposent sous les paupières blanches. Une nouvelle image se dessine. Une porte? Une photo de porte? Une photo de Jérémie? Les couleurs sont tout à coup si claires... Héloïse se risque. Elle pousse le lourd panneau en bois, l'ouvre tout grand. Sa main ne tremble plus...

## ESSAI

*Une relecture d'Anne Hébert ou du désir**d'écrire à la découverte de l'univers**romanesque*

« L'écriture se déploie longue et lente à travers le temps, obliquant sans cesse au-delà des embûches. »<sup>(1)</sup>

« Je pénètre dans l'écriture, monde [...] ouvrant sur une grotte qui est l'utérus du monde et dont je m'apprête à naître. »<sup>(2)</sup>

**INTRODUCTION**

L'enfantement de l'écriture... Serait-ce la formule à la fois la plus concise et la plus globale qu'on puisse trouver pour tenter de définir le long processus menant à l'écriture? Bien que d'autres expressions se soient présentées à mon esprit, celle-ci me semble la plus révélatrice pour caractériser mon propre parcours entre le « vouloir dire » et le « comment dire ». Il m'apparaît maintenant évident que depuis ses débuts jusqu'à maintenant, le projet de ce mémoire, profond et

---

(1) GARCIA, Irma, Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture féminine, Paris, Éditions des Femmes, 1981, volume 1, p.25.

(2) LISPECTOR, Clarice, Eau vive, traduit du brésilien par Regina Helena de Oliveira Machado, Paris, Éditions des Femmes, 1981, p.25.

interminable cheminement où mon désir d'écrire sur la mère semblait être enfermé dans un univers clos, s'est concrétisé comme une douloureuse naissance.

C'est finalement à la lumière d'une relecture intense et quasi exhaustive de l'œuvre d'Anne Hébert, que mes mots ont réussi à se frayer un chemin, pour se révéler tout à coup profondément transfigurés, tout autre que je les avais imaginés. En effet, peuplé par l'image maternelle qui atteint parfois au mythe, l'univers hébertien s'est imposé comme une figure dominante dans mon processus de création. J'ai découvert qu'à ce symbole féminin puissant pouvait correspondre une construction romanesque personnelle. La faiblesse de mon écriture devenait ainsi patente : je m'étais jusque-là appliquée à énoncer plutôt qu'à montrer. Mais je tenais désormais le fil conducteur qui me permettrait de transformer en récit le problème qui me hantait. C'est un retour sur la naissance de cette poétique que je tenterai dans mon essai.

En posant un regard critique sur ce long parcours jalonné d'insuccès que fut mon processus créatif, je montrerai à quel point cette prise de conscience a contribué à l'amélioration de mon écriture; comment il a fallu, pour que je réussisse à écrire, me rattacher à l'image maternelle, me nourrir de cette force (que je voulais le point central de mon roman) avant de pouvoir m'en affranchir.

Comme il est l'héritier d'un long passé, terrain vaste où l'on risquerait de se perdre en s'y aventurant au hasard, ce travail patient et épuisant que fut mon projet d'écriture se verra exploré en trois temps. Le cheminement proposé ici s'alimente à la source même du postulat qui, je crois, se cache derrière toute création littéraire : l'écrivain tente de révéler le vrai de toute chose qu'il a longuement fouillée dans le silence. Aussi nous progresserons au rythme de trois mouvements successifs : PRISON-ÉVASION-LIBÉRATION, mouvements qui suivent la création telle qu'on la trouve abordée dans l'œuvre poétique d'Anne Hébert et qu'on pourrait associer à la trilogie PASSÉ-PRÉSENT-AVENIR.

### PRISON (un retour au passé)

Pour Anne Hébert, l'écriture prend d'abord la forme d'un retour aux origines. C'est seulement en acceptant de plonger silencieusement à l'intérieur de lui-même que l'écrivain peut espérer la venue au monde de son écriture :

« La poésie est une expérience profonde et mystérieuse qu'on tente en vain d'expliquer, de situer et de saisir dans sa source et dans son cheminement intérieur. Elle a partie liée avec la vie du poète et s'accomplit à même sa propre subsistance, comme sa chair et son sang. Elle appelle du fond du cœur, pareille à une vie de surcroît réclamant son droit de parole dans la lumière. Et l'aventure singulière qui commence dans les ténèbres, à ce point sacré de la vie qui presse et force le cœur, se nomme poésie.[...]

Elle est et elle remplit. Elle prend sa place comme une créature vivante et ne se rencontre que, face à face, dans le silence et la pauvreté originelle. »<sup>(1)</sup>

### ÉVASION (une fermeture au présent)

Puis survient au cœur de ce milieu clos une recherche tumultueuse, la quête de la parole :

« Et le poète lutte avec la terre muette et il apprend la résistance de son propre cœur tranquille de muet, n'ayant de cesse qu'il n'ait trouvé une voix juste et belle pour chanter les noces de l'homme avec la terre. [...] La poésie n'est pas le repos du septième jour. Elle agit au cœur des six premiers jours du monde, dans le tumulte de la terre et de l'eau confondus, dans l'effort de la vie qui cherche sa nourriture et son nom. Elle est soif et faim, pain et vin. [...] La ferveur ne suffit pas, il faut la patience quotidienne de celui qui attend et qui cherche, et le silence et l'espoir, sans cesse ranimés, au bord du désespoir, afin que la parole surgisse, intacte et fraîche, juste et vigoureuse. [...] La vie ici est à découvrir et à nommer ; ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole confuse qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière. »<sup>(2)</sup>

### LIBÉRATION (une ouverture sur l'avenir)

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueil : Mystère de la parole), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p. 59-60.

<sup>(2)</sup> Id., (recueils : Mystère de la parole et Le jour n'a d'égal que la nuit), p. 59-97.

C'est finalement après une expérience solitaire et douloureuse que triomphe la liberté d'expression. Le poète, en se voyant accorder le droit de parole, vient alors au monde une seconde fois :

« Le poème s'accomplit à ce point d'extrême tension de tout l'être créateur, habitant soudain la plénitude de l'instant, dans la joie d'être et de faire. Cet instant présent, lourd de l'expérience accumulée au cours de toute une vie antérieure, est cerné, saisi, projeté hors du temps. Par cet effort mystérieux, le poète tend, de toutes ses forces, vers l'absolu, sans rien en lui qui se refuse, se ménage ou se réserve, au risque même de périr. [...] Le poète saisit sa propre vie à deux mains, au moment même où l'univers sauvage bascule en lui. La parole, empoignée de toutes parts, est dite, surprenante et de naissance inconnue, pourrait-on croire, tant l'événement nous dépasse et nous enchante. [...] Et moi, je crois à la vertu de la poésie, je crois au salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée. Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie. » <sup>(1)</sup>

Quel que soit le genre littéraire qu'emprunte Anne Hébert, ce retour symbolique aux origines, manifeste ou latent, se répète et contribue à renforcer l'importance de l'image récurrente de la mère ou de la « terre-mère » <sup>(2)</sup> comme le dit France Nazaire Garant. Indissociable du corps qui se doit de naître deux fois plutôt qu'une, le retour au point de départ ne peut être qu'une expérience douloureuse :

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueils : Mystère de la parole et Le jour n'a d'égal que la nuit), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p. 61-98.

<sup>(2)</sup> NAZAIRE GARANT, France, Ève et le cheval de grève : contribution à l'étude imaginaire d'Anne Hébert, Québec, Université de Laval, CRELIQ, 1988, p.39.

« Dans ce centre intime, nous avons touché, par fragments, une substance de vie : terre et eau comme chair et sang. Mélange dynamique. Cette matière originelle a une vie souterraine agitée. Les images terrestres ne sont pas que douces, calmes, tranquilles. Elles sont angoissantes, terrifiantes, dévorantes.

Pendant que l'homme rêve du printemps auquel il est habitué, le ventre de la terre-mère prépare mystérieusement la venue au monde de ses enfants. Il entre dans l'ordre des choses que la saison dormante, morte, soit suivie d'une saison vivante, fertile. C'est une vieille habitude de la nature. Une coutume rassurante.

Mais une vieille habitude peut se rompre. Et alors le printemps pourrait être différent de ce qu'on attendait. Le printemps aurait un autre visage. Il y a cette peur de l'inconnu. Peur de l'attente. Peur de ce qui se trame dans le limon d'origine? Une angoisse : quels enfants naîtront de la terre-mère? Il y a tant d'ambivalences dans le ventre de la terre. »<sup>(1)</sup>

Puisqu'associée à l'image du corps en gestation, depuis la conception jusqu'à l'accouchement, l'écriture se verra également abordée comme une expérience féminine dans ce qu'elle a de plus solitaire (la femme, seule, mène à terme sa progéniture), mais aussi de plus « solidaire »<sup>(2)</sup> (la femme, comme toutes les mères, porte l'objet de la création). Il ne s'agit pas de mobiliser la valeur sexuelle de la femme pour unique explication ni de donner un sexe à tout prix à mon écriture, mais plutôt de dégager le « caractère sexuel » qu'on retrouve dans Mal de mère et dans l'œuvre d'Anne Hébert, tel que défini par Virginia Woolf dans cette réflexion :

<sup>(1)</sup> NAZAIRE GARANT, France, Ève et le cheval de grève : contribution à l'étude imaginaire d'Anne Hébert, Québec, Université de Laval, CRELIQ, 1988, p.39.

<sup>(2)</sup> GARCIA, Irma, Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture féminine, Paris, Éditions des Femmes, 1981, volume 1, introduction.

« Elle écrit comme une femme, mais comme une femme qui a oublié qu'elle est femme, si bien que ses pages débordent de ce curieux caractère « sexuel » qui ne se manifeste que lorsque le sexe n'a plus conscience de lui-même. » <sup>(1)</sup>

Une écriture féminine donc, d'abord parce qu'elle gravite autour de l'image maternelle, ensuite parce qu'elle passe par la main d'une femme, la mienne, et finalement parce qu'elle est née grâce à l'œuvre d'une autre femme, Anne Hébert. Une écriture féminine aussi parce que toute ma féminité s'est sentie profondément engagée et souvent torturée par ce roman, par ce Mal de mère, que je portais en moi et que j'espérais, comme une libération, mener à terme.

« L'écriture en tant qu'acte de solidarité historique, lie les femmes par tous les fils, toutes les trames, toutes les chaînes à la vaste histoire des femmes [...] Le plaisir du texte a de quoi libérer ce corps lourdement mutilé par l'histoire. » <sup>(2)</sup>

---

<sup>(1)</sup> WOOLF, Virginia, Une chambre à soi, Paris, Denoël-Gonthier, 1978, p. 125.

<sup>(2)</sup> GARCIA, Irma, Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture, Paris, Éditions des femmes, 1981, volume 1, introduction.



### PRISON (un retour au passé)

Dans l'œuvre d'Anne Hébert, la mère est continuellement présentée comme une créature gênante et immense que l'on doit affronter avant de pouvoir s'en affranchir complètement :

« Soudain elle a été là, dans les ténèbres de la chambre, de plus en plus nette et précise, à mesure qu'il la reconnaissait. Bientôt la géante immobile et lourde s'est mise à rayonner de mauvaise humeur et Julien a su que sa mère ne lui pardonnerait pas d'avoir franchi l'Atlantique et quitté sa terre natale [...] Il la regardait et il demeurait étendu immobile sous ses couvertures. Il respirait la fumée qui s'échappait par tous les pores de la peau de cette créature toute-puissante, installée au milieu de la chambre d'hôtel comme si elle était chez elle, et qui, seule au monde, possédait des droits sur lui. »<sup>(1)</sup>

La mère *hébertienne* colle à la peau. Ici, en volutes de fumée, elle s'infiltré dans chaque pore, oppresse les poumons et étouffe l'enfant soumis. Elle ne cédera la parole qu'à celui qui se l'arrachera des poumons et « toussera » plus fort qu'elle; mais ça c'est son secret. Son amour n'est que paradoxe : elle adore son enfant, tant et si bien qu'elle refuse de le voir devenir adulte. Comment? En étant la seule détentrice de la parole. Elle s'empare :

« ... de chacun des mots prononcés par ses enfants pour les réduire au silence, les enfermer dans son giron, comme s'ils n'avaient jamais existé. »<sup>(2)</sup>

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, L'Enfant chargé de songes, Paris, Seuil, 1992, p.9.

<sup>(2)</sup> Id., p. 45.

La mère n'occupe pas un rôle enviable. Elle est ce mal nécessaire qui conduit à la parole, qui force la langue à se délier. Elle étouffe l'enfant jusqu'à ce qu'il se décide à parler.

Elle s'acharne sur l'écrivain jusqu'à le voir écrire. Elle est cette page blanche sous celle qu'on vient de chiffonner. Et encore cette autre page blanche sous celle qu'on chiffonnera... En s'imposant de la sorte, la mère exige de sa progéniture qu'elle finisse par surpasser le passé. Elle force tout le corps à s'engager : il faut sentir, voir, entendre, toucher, goûter même à cette ancienne partie de soi et s'en libérer. Si on lui tourne le dos comme à une inconnue, la mère (représentation du passé) se transforme rapidement en un mauvais souvenir qui refait surface sans cesse dans le présent et empêche l'avenir d'exister. Tant que l'enfant garde le silence, la mère garde le droit de parole. On n'échappe pas à ses origines, pas plus qu'on échappe à soi-même ou au désir d'écrire :

« ... son grand corps dégingandé retrouvait souplesse et liberté, empêché si longtemps par mille petits fils invisibles, cousus par sa mère à même sa peau, quand il (Bernard) était enfant et dormait dans son petit lit maternel [...] Mais la voilà au bout de la table qui toque avec son dé d'argent sur la nappe pour réclamer droit de parole. Ma mère est morte depuis deux ans déjà, mais son âme besogneuse se mêle à la fête. Sa petite silhouette noire et frêle ne pouvait manquer d'apparaître au repas de fiançailles... » <sup>(1)</sup>

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Héloïse, Paris, Seuil, 1980, p.13-14.

Dans *Héloïse*, le personnage de Bernard traîne son passé. Aussi, se voit-il toujours comparé à un enfant qui n'arrive pas à grandir. Il piétine dans son enfance, les yeux fermés, et, incapable d'affronter la mère « cruelle », il s'accroche à Christine, une femme beaucoup plus douce qu'il rencontre dans son errance. En agissant ainsi, il se condamne lui-même à survivre dans ce silence qu'amène la soumission au passé :

« Je suis sauvé, pensa Bernard, en serrant très fort la main de Christine dans la sienne. [...] Christine s'éloigne sur le quai [...] Peu à peu la vie s'efface sur le visage de Bernard. Il devient songeur et abattu, l'air d'un enfant abandonné [...] Lorsque tu me quittes [...] Ma vieille horreur du métro me reprend. Je m'enfonce au plus creux de la terre. Son corps de feu et de glace. Au niveau des morts. » <sup>(1)</sup>

Le personnage hébertien n'a donc d'autre choix que de s'arrêter et de rebrousser chemin jusqu'à l'horizon qu'il partage avec la mère, jusqu'à cette ligne de rupture entre la mort et la vie qu'est la naissance. Refaire en toute lucidité le parcours de sa vie, s'enfoncer jusqu'à la « terre-mère » afin de comprendre l'être qu'il est devenu parce que comme le dit si bien Anne Hébert:

« On ne serait pas l'adulte qu'on est si on n'avait pas été l'enfant qu'on a été. » <sup>(2)</sup>

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, *Héloïse*, Paris, Seuil, 1980, p.14-19.

<sup>(2)</sup> ROYER, Jean, *Anne Hébert. La passion d'écriture.*, Écrivains contemporains, Entretiens 3 : 1980-1983, Montréal, l'Hexagone, 1985, p.13.

Mais cette intériorité du passé, porteuse de renouveau, ne se fait pas sans heurts. Le corps, avant d'affirmer sa liberté, se voit temporairement emporté à l'intérieur de lui-même, plongé dans le noir où, à la fois, il se sent coupable d'exister et il a peur de ne plus exister :

« Cet enfant a peur de l'ombre, a peur de son ombre, nous n'en ferons jamais un homme. Né sous la peur, grandi sous la honte de la peur, comme sous une louve nourricière, énorme et meurtrière, voici qu'il se retrouve sur son lit pliant, dans une cabane perdue [...] se croit à l'abri dans le noir [...] Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, le Lieutenant ne cesse de passer en jugement [...] »<sup>(1)</sup>

Effrayante prison que son propre monde intérieur lorsqu'on y craint continuellement le pire des jugements : le sien. Ce monde clos tapissé de miroirs est hostile à l'œil qui vient de s'ouvrir et qui se reconnaît pour la première fois. Le rêve d'exister comme celui d'écrire commence donc par une révélation douloureuse où tout l'être, dérouté par la vérité présente, en vient à puiser dans la mémoire de son origine, à même l'héritage reçu. En effet, pour voir son geste d'écrire s'accomplir, l'écrivain replonge dans son univers, univers légué par ses prédécesseurs, univers qu'il espère transcender ; car curieusement, l'élément à la base de l'inspiration est aussi celui dont on doit se libérer.

« Il espère tout d'elle. La révélation absolue. N'est-elle pas une femme dans sa plénitude, une créature accomplie pour qui l'amour et le mal d'amour n'ont plus de secret? [...] Je suis

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais, Paris, Seuil, 1995, p. 56.

comme un enfant merveilleux à bercer [...] Elle, sur sa chaise qui lui est destinée; lui, qui s'agenouille à ses pieds. Il enfouit son visage dans les plis de sa jupe [...] consolez-moi [...] »<sup>(1)</sup>

Comment exister seul, comment écrire seul? Inévitable point de départ de notre mémoire corporelle, écrasants et rassurants, les effluves de la mère flottent tout autour. De la même façon, le geste d'écrire semble être tenu prisonnier... La paume de l'écrivain ne peut oublier tous ces écrits qu'elle a tenus, tous ces géants de l'écriture auxquels elle s'est accrochée toute sa vie. Mais « la connaissance et le savoir doivent passer par le corps. »<sup>(2)</sup>

« Les impressions tactiles accompagnent les grands moments dans cet univers, mais aussi tous les cogitos corporels, car plus que par les autres sens, c'est par le toucher que l'on prend conscience d'exister ici, et ces impressions président à tous les renouvellements existentiels. »<sup>(3)</sup>

Voilà pourquoi l'espace clos est si important dans l'œuvre d'Anne Hébert. D'abord le noir n'inspire que peurs, mais peu à peu, tout geste accepte sa nouvelle condition et s'engage à retrouver le centre, à retourner à l'intérieur de lui-même, à la source du savoir.

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Le Premier Jardin, Paris, Seuil, 1988, p.67.

<sup>(2)</sup> Id., p.72.

<sup>(3)</sup> DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, (et al.), Anne Hébert, parcours d'une œuvre (Colloque-Sorbonne), l'Hexagone, 1996, p. 156.

Pour en revenir à ma propre expérience d'écriture, c'est ce mouvement premier de réclusion qui m'a été le plus douloureux. Par lui, il me semblait accepter mon incapacité à écrire dans l'immédiat, ma difficulté à cerner rapidement les problèmes reliés à mes projets d'écriture avortés. Ce cheminement, beaucoup plus long, m'imposait un rapport nouveau à l'écriture, rapport truffé d'incertitudes qui mettait mon présent en péril. Mais, j'ignorais encore à quel point ce travail préliminaire était essentiel. Il allait mettre en lumière les points les plus importants qui constituent les soubassements de Mal de mère.

### **ÉVASION (une fermeture au présent)**

Comment se libérer d'un boulet qu'on traîne depuis toujours? Au début, je me sentais comme l'enfant qui, après plusieurs mois, n'arrive toujours pas à reproduire toutes les belles images affichées sur les murs de sa chambre et qui, pour se consoler, pense à jeter son cahier de dessins. Mais la mère, la conscience du passé, est là qui refait surface et attend.

« Il me semblait que la bête maléfique était disparue en moi. Elle savait tout et elle existait en moi, pesant du poids entier de sa certitude... Je crois voir mon témoin surgir au jour. Mon témoin occulte émerger de ma conscience, en face de moi, bien au clair. Il me torture. Il veut que j'avoue. » <sup>(1)</sup>

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Le Torrent, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, p. 53-54.

La petite main finit donc par se résigner, elle ne peut abandonner. Elle repasse chaque page, s'arrête sur chaque détail. Et en même temps que l'enfant pose un regard critique sur ses anciennes productions, il se revoit, jour après jour penché sur son cahier, semblable et si différent à la fois.

En fait, je ne retrouvais pas celle que j'étais mais celles (toutes ces parties de moi) qui faisaient celle que j'étais devenue. Mon écriture était révélatrice, mais il me fallait fouiller plus loin; car si, celle que j'étais, avait écrit, elle avait, encore plus, lu. Je suis donc allée revoir toutes ces images qui avaient fasciné mon imaginaire d'enfant, qui avaient pris en otage mon corps et mon esprit. C'est ainsi qu'une longue descente vers mes nombreuses lectures s'est amorcée. Intuitivement, je me suis arrêtée sur Anne Hébert. Un premier, un deuxième, un troisième, puis... Tout mon être s'est laissé glisser dans l'œuvre, une œuvre maîtresse dans ce qui m'avait amenée à l'écriture. Je retrouvais des images familières. Je déterrais de vieux souvenirs, les plus beaux de mon passé littéraire.

Comment expliquer le soulagement alors ressenti? La peur de l'absence au présent n'exerçait plus son emprise sur moi. Je n'étais pas non plus victime de l'écrasement du passé et de sa répression impitoyable à laquelle j'avais craint avoir droit. La littérature n'était peut-être pas ce

monstre qui repousse toute avancée, toute réalisation. Ma nouvelle pratique de lecture me permettait d'établir de nouveaux rapports avec l'univers hébertien qui m'avait tant impressionnée quelques années auparavant.

Cette démarche, bien que déambulatoire, n'était peut-être pas tout à fait celle du hasard. En réalité, elle procédait directement d'une lecture « sollicitieuse et excitante » selon le sens qu'en donne Antoine Gagnon dans son ouvrage La seconde main :

« Une lecture qui tente de retrouver le sillage effacé de l'écriture, une lecture vagabonde et attentive au sein des textes, qui parvient à dénoncer l'écriture. » <sup>(1)</sup>

Je voulais entendre retentir mes lectures, comprendre ce qui se cachait derrière chacune d'elles et que je n'avais jamais vu jusque-là. Ainsi, cet isolement que je m'infligeais devenait du coup moins effrayant. J'étais temporairement et volontairement prisonnière d'une géante de la littérature. Avec toute ma conscience, je ne lisais pas Anne Hébert ; je relisais Anne Hébert. Et sans le savoir, je me relisais à la fois. J'étais sur le point d'arracher le secret de l'écriture à *la mère de la poésie québécoise*.

---

<sup>(1)</sup> GAGNON, Antoine, La seconde main, Paris, Seuil, 1979, p. 34.



« Tout texte de femme appelle et sollicite un retour, une re-lecture. Grâce à cette méthode, nous touchons là un des premiers rouages du mécanisme de l'écriture. Mais relire, c'est aussi relier. La lecture relit et relie l'écriture. C'est à ce moment-là qu'intervient et que s'impose l'inter-textualité. Les fragments de textes vont se grouper, se confondre, s'interpénétrer dans un mouvement circulaire infini [...] L'inter-textualité nous permet d'entendre certaines résonances, d'intercepter des échos, d'opérer des rapprochements, de relever des accointances, de mettre en relief certaines concordances, de faire surgir des récurrences, d'amalgamer tous ces textes, en délaissant volontairement les dates auxquelles ils ont été écrits, pour que se lève enfin l'idée d'une écriture féminine. » <sup>(1)</sup>

Lorsque je suis entrée dans l'univers d'Anne Hébert, lisant ces livres, l'un à la suite de l'autre, je me suis sentie emportée par un profond tourbillon, aspirée par la « terre-mère » de mon univers littéraire.

« Chambre fermée  
Coffre clair où s'enroule mon enfance  
Comme un collier désenfilé.  
Je me promène  
Dans une armoire secrète.  
Il n'y a ni serrure ni clé clef ici  
Je suis cernée de bois ancien. » <sup>(2)</sup>

L'aventure, déroutante, me rendait silencieuse. Ma première réaction a été de chercher à survivre au dépaysement de « ce voyage aux limites de la solitude où il s'agit de s'enliser dans la nuit jusqu'à la lumière. » <sup>(3)</sup>

<sup>(1)</sup> GARCIA, Irma, Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture féminine, Paris, Éditions des Femmes, 1981, volume 1, p. 16-17.

<sup>(2)</sup> HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueil : Le Tombeau des rois), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p. 37.

<sup>(3)</sup> BOUCHARD, Denis, Une lecture d'Anne Hébert, Montmagny, ateliers Marquis Ltée, 1977, p. 23.

Mais Anne Hébert, comme une bonne mère qui veille son enfant fiévreux, s'est chargée de me rassurer en me disant que plus d'un poète, y compris elle-même, avait dû arracher sa parole au silence :

« [...] en plein centre du verbe, nous avançons à la pointe du monde

Fronts bouclés où croupit le silence en toisons musquées, toutes grimaces, vieilles têtes, joues d'enfants, amours, rides, joies, deuils, créatures, langues de feu au solstice de la terre.

Ô mes frères les plus noirs, toutes fêtes gravées en secret; poitrines humaines, Calebasses musiciennes où s'exaspèrent des voix captives. »<sup>(1)</sup>

Il me semblait alors entendre, dans l'ombre, Anne Hébert me chuchoter à l'oreille un aveu, me livrant ainsi les limites auxquelles elle avait dû faire face elle-même alors qu'elle rêvait d'écrire. En partageant ainsi avec moi l'intimité de ses écrits, la géante devenait moins terrible. Le domaine que j'avais cru réservé ne l'était plus, tout simplement parce que j'avais osé franchir les barrières. Je savais que je ne réinventerais sûrement pas l'écriture, mais que je me trouverais une place parmi les écrits.

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueil : Mystère de la parole), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p.66.

Comme cette femme avant moi, j'allais à mon tour venir au monde dans l'univers de l'écriture. Comme les femmes avant moi, je saurais être mère à ma façon et ce que j'allais créer serait unique. Alors, corps et âme, j'ai eu envie d'aller encore plus loin. « Relisant et reliant » encore maints passages de l'œuvre d'Anne Hébert, je cherchais à mettre de l'ordre dans ce monde, dans mon monde, que je découvrais pour la deuxième fois.

« Longtemps elle a dormi [...] dans des chambres inconnues [...] Durant de longues années, elle a éprouvé l'effarement de celle qui se réveille dans le noir et qui ne sait plus où elle se trouve [...] la panique était complète [...] Tout finit par s'arranger. Il suffit de refaire l'ordre de la chambre, avant même d'ouvrir les yeux. » <sup>(1)</sup>

Or, malgré les recherches que je poursuivais, malgré toute cette bonne volonté que je déployais à mettre de l'ordre dans l'univers hébertien, un commentaire portant sur l'ensemble de mes projets d'écriture, commentaire fait par M. Larose, mon directeur de maîtrise, me revenait sans cesse à l'esprit : « C'est dit, ce n'est pas montré. Vous énoncez, mais ne faites pas voir. » Cette critique, en apparence toute simple, contenait toujours pour moi une signification obscure, voire inaccessible. Elle était restée là, au fond de moi, lourde à porter, comme une énigme qu'on a peur de ne jamais arriver à résoudre.

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Le Premier Jardin, Paris, Seuil, 1988, p. 22.

### **LIBÉRATION (une ouverture sur l'avenir)**

C'est finalement, à bout de souffle, avec en tête Pauline, la mère de Julien dans L'enfant chargé de songes, que ma course s'est arrêtée. Pauline? Pourquoi était-ce l'image d'un personnage d'Anne Hébert qui s'imposait après toutes ces lectures et non celle d'Anne Hébert? Peut-être tout simplement parce que j'avais cru, tout au long du livre, voir cette mère opprimante. Je m'étais sentie dans cette chambre, enfermée avec Julien, prisonnière avec lui, inquiète de l'avenir... Pauline, Julien, ... tous avaient un corps, une vie,... Jamais, je ne m'étais demandé ce qu'Anne Hébert allait raconter... Ma lecture était guidée par le désir de savoir ce que Pauline dirait, comment Julien mettrait fin à son silence...

À côté de cette présence qui se reconstituait dans ma mémoire se profilait la réponse à mon énigme. Anne Hébert avait donné le jour à des êtres et leur avait du coup cédé la parole. Tandis que moi, dans tous mes écrits, j'étais sans cesse là pour affirmer l'existence de tous mes personnages : d'abord en brandissant fièrement l'acte de naissance de chacun; puis en dissertant, en analysant, en considérant, en exposant, en justifiant chacun de leurs choix, chacun de leurs comportements. J'avais empêché ma progéniture d'exister. Telle la mère dans l'œuvre d'Anne Hébert, j'avais mis au monde des êtres muets.

Il me restait donc à libérer mes personnages pour les laisser vivre dans la transparence du jour, sous cette lumière qui « réchauffe la vie pour la recréer et la lier au monde. » <sup>(1)</sup>

« Notre cœur ignorait le jour lorsque le feu nous fut ainsi remis, et sa lumière creusa l'ombre de nos traits [...]

En un seul éblouissement l'instant fut. Son éclair nous passa sous la face et nous reçûmes mission de feu et de brûlure.

Silence, ni ne bouge, ni ne dit, la parole se fonde, soulève notre cœur, saisit le monde en un seul geste d'orage, nous colle à son aurore comme l'écorce à son fruit. » <sup>(2)</sup>

Faire battre le cœur du personnage, montrer ses traits, lui faire don de la parole et lui faire prendre conscience du monde... créer un être entier à l'instar de Julien à la fin de L'enfant chargé de songes :

« Il est dehors du matin jusqu'au soir, mangeant et buvant, debout et en marche [...], parcourant la ville d'un pas infatigable, ayant quitté les chambres fermées et le talon de la mère qui l'écrasait. Le voici comme un serpent qui s'échappe de sous une pierre. Bientôt midi. Des rafales de cloches planent dans l'air [...] Il parle à qui veut bien l'entendre [...] Le dialogue est entamé entre la ville et lui [...] Le monde est ouvert de haut en bas comme une pièce d'étoffe qui se déchire par le milieu. *Entre les hommes et Julien il y a ceci de changé qu'il va être le père de l'un d'eux.* » <sup>(3)</sup>

---

(1) ROY, Lucille, Entre l'ombre et la lumière (L'univers poétique d'Anne Hébert), Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, p.40

(2) HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueil : Mystère de la parole), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p. 65-66.

<sup>(3)</sup> Hébert, Anne, L'Enfant chargé de songes, Paris, Seuil, 1992, p. 153.

Dans L'Enfant chargé de songes, Julien vient au monde en sachant qu'il va lui-même mettre au monde... La parole semble ainsi passer de génération en génération. L'image de la mère qui s'efface est remplacée par l'image de l'enfant qui va naître. Cet enfant, c'est l'avenir et c'est aussi la force créatrice. Libéré de son enfan

ce, le corps de l'adulte devient mobile et tous ses sens s'éveillent une seconde fois. L'adulte ne traîne plus le passé (avec au bout ce point fixe qu'est la mère); il porte plutôt en lui tout un vécu, délivré, qui mérite à être dit.

Le dénouement de ce récit illustre bien comment je me suis moi-même sentie tout à coup dotée de la parole, prête à raconter. Il ne me restait qu'à plonger dans ce nouvel avenir. C'est en lisant une entrevue avec Anne Hébert, entrevue réalisée par Lise Gauvin, que le dernier saut à faire pour écrire s'est clarifié dans mon esprit :

« Je n'écris pas sur ce que je vois autour de moi. J'écris sur ce que j'ai en moi. Le Québec est en moi profondément. Il est tricoté avec moi. Il fait partie de ma vie. Alors ça vient tout spontanément. En m'exprimant moi-même j'exprime les paysages que j'ai connus, que j'ai aimés. Peut-être que si je quittais Paris pendant quelque temps, je n'écrirais que sur Paris. J'ai besoin de distance, de liberté avec les paysages, avec les villes. Il faut avoir habité longtemps des lieux pour pouvoir en parler vraiment, pour pouvoir en parler à la première personne. »  
(1)

---

(1) DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, (et al.), Anne Hébert, parcours d'une œuvre (Colloque-Sorbonne), l'Hexagone, 1996, p. 226.

Jusque-là, je m'étais entêtée à parler d'une mère, de mères... de ces mères que je voyais autour de moi. Qu'est-ce que j'attendais de ces femmes qui n'étaient que des inconnues ? Mon point de départ, je le portais en moi : ma propre envie et ma propre peur de devenir mère. C'était bien ce paradoxe qui était à l'origine de mon désir d'écrire. Ce serait donc lui aussi qui allait me permettre d'écrire. Mon écriture serait ainsi le prolongement de ma main au même titre qu'elle serait le prolongement de moi-même, de *moi-mère* . Par la bouche de mes personnages auxquels je ferais don de vie, je parlerais.

« Femme. Je parlerai de moi? Non pas sur moi, non pas de moi comme on parle d'une chose mais de moi comme on naît de sa mère, comme on part de chez soi. Car de moi, je ne sais rien, sinon ce lieu d'émergence possible d'une parole vive et féconde ». <sup>(1)</sup>

---

<sup>(1)</sup> LECLERC, Annie, Épousailles, Paris, Grasset, 1979, p.14.

## CONCLUSION

«Je sentais beaucoup de choses à dire, et je voulais les dire à moi et aux autres. Mon individualité était en train de se faire; je la croyais finie, bien qu'elle eût à peine commencé à se dessiner à mes propres yeux, et, malgré cette lassitude qu'elle m'inspirait déjà, j'en étais si vivement préoccupée que j'avais besoin de l'examiner et de la tourmenter, pour ainsi dire, comme un métal en fusion jeté par moi dans un moule. »<sup>(1)</sup>

Si, en écrivant, je me suis acharnée à vouloir trouver mon être féminin, c'était pour que surgisse enfin ma propre identité que je voulais capable de créer. Et si, parfois, le travail que j'ai exécuté dans l'ombre et à l'insu de tous m'a semblé effrayant, il a aussi été riche de découvertes, découvertes qui se sont finalement vues exprimées par ma main libérée.

Ainsi associée à un cheminement intérieur en plus d'avoir été portée par l'image du corps féminin en gestation, l'expérience de l'écriture, telle que je l'ai vécue, me semble maintenant indissociable de l'attente inquiète, mais unique, qui précède toute naissance. Car, bien que la difficulté d'écrire (comme la difficulté d'accoucher) invite d'abord tout l'être féminin à se rétracter; il semble tôt ou tard l'entraîner à s'engager dans une patiente lutte qui doit nécessairement passer par la douleur.

---

<sup>(1)</sup> SAND, George, Œuvres autobiographiques, Histoire de ma vie, Paris, Gallimard, volume 2, p. 298.



Mais pourquoi créer si cela est si souffrant? Peut-être parce qu'il est tout simplement impossible d'échapper à son destin. Depuis toujours, parmi les finalités attribuées à la femme, la maternité n'est-elle pas la première?

« C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique; c'est sa vocation « naturelle » puisque tout son organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce. »  
(1)

La femme, de par sa constitution physiologique et de par sa situation dans le monde des hommes, semble toujours avoir été appelée à se battre. Comme si pour elle, la liberté avait toujours eu un prix plus élevé, celui de devoir passer par la douleur pour la mériter. Dans l'univers hébertien, toute une mémoire féminine se manifeste ainsi. À ce sujet, Anne Hébert elle-même confiait suite à la parution des Fous de Bassan:

« La littérature change. On y reconnaît une voix de femme. Il est très important qu'on entende cette voix. Une voix qui soit audible et perceptible, une voix qui rende un son juste et vrai. Pendant si longtemps cette voix a été étouffée, camouflée. C'est un son très pur qui vient au jour. Une voix nouvelle [...] » (2)

Une voix nouvelle certes mais qui portera toujours toute l'histoire des femmes jusqu'à la première, Ève :

---

(1) DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, Paris, Gallimard, 1949, volume 2, page 290.

(2) ROYER, Jean, Anne Hébert. La passion d'écriture, Écrivains contemporains, Entretiens 3 : 1980-1993, Montréal, l'Hexagone, 1985, p.18.

« Ève, Ève, nous t'appelons du fond de cette paix soudaine  
comme si nous nous tenions sans peine sur l'appui de notre  
cœur justifié

Que ta mémoire se brise au soleil, et, au risque de réveiller le  
crime endormi, retrouve l'ombre de la grâce sur ta face comme  
un rayon noir. »<sup>(1)</sup>

À la lecture de ces dernières lignes, on peut se demander ce qu'est au  
fond l'écriture pour Anne Hébert... pour la femme qu'est Anne Hébert...  
pour la femme? Une longue et douloureuse attente, nécessaire, pour  
voir naître au grand jour l'enfant tant désiré, l'enfant doté de la parole?  
Sûrement, puisque la liberté tire sa grandeur de la lutte acharnée qui la  
précède, puisque « Le jour n'a d'égal que la nuit »<sup>(2)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> HÉBERT, Anne, Œuvre poétique 1950-1990 (recueil : Le jour n'a d'égal que la nuit),  
Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, p.90.

<sup>(2)</sup> Id.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. CORPUS :

#### A. POÉSIE

Les Songes en équilibre, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942, 158 p.

Œuvre poétique 1950-1990 (comprenant Le Tombeau des rois, Mystère de la parole, Le jour n'a d'égal que la nuit), Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1992, 166 p.

Poèmes pour la main gauche, Montréal, Boréal, 1997, 62 p.

#### B. NOUVELLE

Le Torrent, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, 171 p.

#### C. ROMANS

Les Chambres de bois, Paris, Seuil, 1958, 190 p.

Kamouraska, Paris, Seuil, 1970, 250 p.

Les enfants du sabbat, Paris, Seuil, 1975, 187 p.

Héloïse, Paris, Seuil, 1980, 124 p.

Les Fous de Bassan, Paris, Seuil, 1982, 251 p.

Le Premier jardin, Paris, Seuil, 1988, 189 p.

L'enfant chargé de songes, Paris, Seuil, 1992, 159 p.

Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais, Paris, Seuil, 1995, 90 p.

## **2. CONCERNANT DIRECTEMENT LE CORPUS :**

AONZO, Jeannine, La femme dans les romans d'Anne Hébert, Montréal, McGill University, thèse, 1981, 137 p.

BERKHOUT, Denise, Anne Hébert romancière : images d'un monde clos, Calgary, University of Calgary, thèse, 1981, 85p.

BOUCHARD, Denis, Une lecture d'Anne Hébert, Montmagny, ateliers Marquis Ltée, 1977, 242p.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, (et al.), Anne Hébert, parcours d'une œuvre, Colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, l'Hexagone, 1996, 459 p.

EDMOND, Maurice, La femme à la fenêtre : l'univers symbolique d'Anne Hébert, Québec, Presses de l'Université de Laval, Vie des lettres québécoises no 22, 1984, 390 p.

KELLS, Kathleen E., Anne Hébert : recherche d'une identité, révolte prométhéenne, lecture intertextuelle de sa poésie, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 1990, 391p.

NAZAIRE GARANT, France, Ève et le cheval de grève : contribution à l'étude imaginaire d'Anne Hébert, Québec, Université de Laval, CRELIQ, 1988, 185 p.

PATERSON, Janet M., Anne Hébert : architexture romanesque, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1985, 192p.

ROBERT, Guy, Anne Hébert et sa poétique du songe, Montréal, Université de Montréal, thèse, 1962, 122 p.

ROY, Lucille, Entre la lumière et l'ombre (L'univers poétique d'Anne Hébert), Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, 202 p.

ROYER, Jean, Anne Hébert. La passion d'écriture, Écrivains contemporains, Entretiens 3 : 1980-1993, Montréal, l'Hexagone, 1985.

THÉRIAULT, Serge A., La quête d'équilibre dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert, Hull, Éditions Asticou, 1980, 223 p.

### 3. FEMME ET LITTÉRATURE :

#### A. OEUVRES

DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, Paris, Gallimard, 1949, 2 volumes.

LECLERC, Annie, Épousailles, Paris, Grasset, 1979, 153 p.

LISPECTOR, Clarice, Eau vive, traduit du brésilien par Regina Helena de Oliveira Machado, Paris, Éditions des Femmes, 1981, 259 p.

SAND, George, Œuvres autobiographiques, Histoire de ma vie, Paris, Gallimard, 1970, 2 volumes.

WOOLF, Virginia, Une chambre à soi, Paris, Denoël-Gonthier, 1978, 433 p.

#### B. OUVRAGES THÉORIQUES

BERKVAM, Doris Desclais, Enfance et maternité dans la littérature française des XIe et XIIIe siècles, Paris, Champion, Collection Essais, 1981, 154p.

DIDIER, Béatrice, L'écriture-femme, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 286 p.

GAGNON, Antoine, La seconde main, Paris, Seuil, 1979, 414 p.

GARCIA, Irma, Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture féminine, Paris, Éditions des Femmes, 1981, 2 volumes.

LORAUX, Nicole, Les mères en deuil, Paris, Seuil, 1990, 151 p.

MANN, Maria A., La mère dans la littérature française 1678-1831, New-York, Collection American university studies, 1989, 289 p.

MERCIER, Michel, Le roman féminin, Paris, Presses universitaires, 1976, 248 p.

SAINTE-MARIE-ELEUTHÈRE, sœur, La mère dans le roman canadien-français contemporain, Montréal, Université de Montréal, thèse, 1961, 220 p.

SMART, Patricia, Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1988, 337 p.